26/2-69

Heath's Modern Language Series

HISTOIRE D'UN PAYSAN

PAR

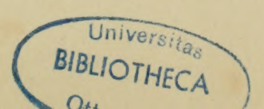
ERCKMANN-CHATRIAN

EDITED WITH NOTES

BY

W. S. LYON, M.A.

BOSTON, U.S.A.
D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
1908



HISTOIRE D'UN PAYSAN.

I.

Bien des gens ont raconté l'histoire de la grande révolution du peuple et des bourgeois contre les nobles, en 1789. C'étaient des savants, des hommes d'esprit, qui regardaient les choses d'en haut. Moi, je suis un vieux paysan et je parlerai seulement de nos affaires. Le principal, c'est de bien veiller à ses propres affaires ; ce qu'on a vu soi-même, on le sait bien ; il faut en profiter.

Vous saurez donc qu'avant la Révolution, l'office et seigneurie de Phalsbourg avait cinq villages en dépendant : Vilschberg, Mittelbronn, Lutzelbourg, Hultenhausen et Hâzelbourg ; que les gens de la ville, ceux de Vilschberg et de Hâzelbourg étaient de condition franche ; mais que ceux des autres villages, tant hommes que femmes, étaient serfs, et ne pouvaient sortir de la seigneurie, ou autrement s'absenter, sans la permission du prévôt.

Il ne faut pas se représenter la ville telle qu'on la voit aujourd'hui. Sans doute les alignements et les édifices en pierres de taille n'ont pas changé, mais pas une maison n'était peinte ; toutes étaient couleur de crépi, toutes avaient les portes et fenêtres petites et cintrées ; et sous ces petites voûtes, derrière les vitraux de plomb, on voyait le tailleur, les jambes

croisées sur son établi, découper le drap ou tirer l'aiguille; le tisserand, à son métier, lancer la navette dans l'ombre.

Les soldats de la garnison, avec leurs grands chapeaux à cornes, leurs habits blancs, râpés, tombant jusque sur les talons, étaient les plus misérables de tous; ils ne mangeaient qu'une fois par jour. Les taverniers et les gargotiers mendiaient, de porte en porte, les rogatons des ménages pour ces pauvres diables. Cela se passait encore ainsi quelques années avant la Révolution.

Les gens étaient hâves, minables; une robe passait en héritage de la grand'mère à la petite-fille, et les souliers du grand-père au petit-fils.

Dans les rues, pas de pavés; la nuit, pas un réverbère; aux toits, pas de chenaux; les petites vitres éborgnées, fermées depuis vingt ans avec un morceau de papier. Au milieu de cette grande misère, le prévôt qui passe en toque noire, et monte l'escalier de la mairie, les jeunes officiers nobles, qui se promènent en petit tricorne, habit blanc, l'épée en travers du dos; les capucins avec leurs longues barbes sales, leurs robes de bure, sans chemise, et le nez rouge, qui s'en vont par troupes au couvent, où se trouve aujourd'hui le collège. . . . Tout cela, je l'ai présent à l'esprit, comme si c'était hier, et je crie en moi-même:—"Quel bonheur, pour nous autres malheureux, que la Révolution soit venue, et principalement pour nous paysans!" Car si la misère était grande en ville, celle de la campagne dépassait tout ce qu'on peut se figurer. D'abord les paysans supportaient les mêmes charges que les

bourgeois; ensuite ils en avaient une quantité d'autres. Dans chaque village de Lorraine, il existait une ferme du seigneur ou du couvent; toutes les bonnes terres appartenaient à cette ferme; les plus mauvaises seules restaient aux pauvres gens.

Et les malheureux paysans ne pouvaient pas même planter ce qu'ils voulaient dans leurs terres; les prés devaient rester en prés, les terres de labour, en labour. Si le paysan changeait son champ en pré, il privait le curé de sa dîme; s'il mettait son pré en champ, il diminuait les terrains de parcours; s'il semait du trèfle dans les jachères, il ne pouvait défendre au troupeau du seigneur ou du couvent d'y venir pâturer. Ses terres étaient grevées d'arbres fruitiers, qui se louaient tous les ans au profit du seigneur ou de l'abbaye; il ne pouvait pas détruire ces arbres, et même il était tenu de les remplacer dans l'année, quand ils périssaient. L'ombre de ces arbres, le dommage causé par la récolte des fruits, l'empêchement de labourer, à cause de la souche et des racines, lui causaient une grande perte.

Et puis les seigneurs avaient le droit de chasser; de traverser les moissons, de ravager les récoltes dans toutes les saisons; et le paysan qui tuait une seule pièce de gibier, même sur son propre champ, risquait les galères.

Le seigneur et l'abbaye avaient aussi le droit de troupeau à part, ce qui signifiait que leur bétail allait à la pâture une heure avant celui du village. Le bétail du paysan n'avait donc que le reste et dépérissait.

La ferme du seigneur ou de l'abbaye avait de plus le droit de colombier ; ses pigeons innombrables couvraient les champs. Il fallait semer double chanvre, double pois, double vesces pour espérer une récolte.

Après cela, chaque père de famille devait au seigneur, dans le cours de l'an, quinze bichets d'avoine, dix poulets, vingt-quatre œufs. Il lui devait pour son compte trois journées de travail, trois pour chacun de ses fils ou domestiques, et trois par cheval ou chariot. Il lui devait de faucher sa prairie autour du château, de faner son foin et de le charroyer à sa grange au premier son de la cloche, à peine de cinq gros d'amende pour chaque défaillance. Il lui devait aussi le transport des pierres et du bois nécessaires aux réparations de la ferme ou du château. Le seigneur le nourrissait d'un croustillon de pain et d'une gousse d'ail par journée de travail.

Voilà ce qu'on appelait la corvée.

Si je parlais encore du four banal, du moulin banal, du pressoir banal, où tout le village était forcé d'aller cuire, moudre ou presser, moyennant une redevance, bien entendu ; si je parlais du bourreau, lequel avait droit à la peau de toute bête morte ; et enfin de la dîme, ce qu'on peut se figurer de pire, puisqu'il fallait donner aux curés la onzième gerbe, alors qu'on nourrissait déjà tant de religieux, moines, chanoines, carmes, capucins et mendiants de tous les ordres ; si je parlais de toutes ces charges, et de mille autres écrasant les populations des campagnes, cela ne finirait pas !

On aurait cru que les seigneurs et les couvents avaient entrepris d'exterminer les malheureux paysans, et qu'ils cherchaient tous les moyens d'y parvenir.

Eh bien, la mesure n'était pas encore pleine !

Tant que notre pays était resté sous la domination des ducs, les droits de Son Altesse, ceux des seigneurs, abbayes, prieurés, couvents d'hommes et de femmes, suffisaient déjà pour nous accabler ; mais après la mort de Stanislas et la réunion de la Lorraine à la France, il fallut ajouter : la taille du roi,—c'est-à-dire que le père de famille devait douze sous par tête d'enfant, et autant par domestique ;—la subvention du roi : tant pour les meubles ;—le vingtième du roi, ce qui signifiait le vingtième du produit net de la terre ; mais de la terre du paysan seul, car le seigneur et le clergé ne payaient pas le vingtième ;—puis la ferme sur le sel, sur le tabac, dont le seigneur et les religieux étaient aussi exempts ; et la gabelle du roi.

Encore si les princes, les seigneurs, les couvents d'hommes et de femmes,—qui gardaient les meilleures terres depuis des siècles, en forçant les malheureux paysans de labourer, de semer, de récolter pour eux, et de leur payer en outre des droits, redevances et impositions de toute sorte !—s'ils avaient employé leurs richesses à tracer des routes, à creuser des canaux, à dessécher les marais, à bonifier le sol par des engrais, à bâtir des écoles et des hôpitaux, ce n'aurait été que demi-mal ; mais ils ne songeaient qu'à leurs plaisirs, à leur orgueil, à leur avarice. Et quand on voyait un cardinal Louis de Rohan,

un prince de l'Église, comme on disait, vivre dans la débauche à Saverne, se moquer des honnêtes gens, faire battre par ses laquais les paysans sur la route, devant sa voiture; quand on voyait à Neuviller, à Bouxviller, à Hildeshausen, les seigneurs élever des faisanderies, des orangeries, des serres chaudes, faire des jardins d'une demi-lieue, pleins de vases en marbre, de statues et de jets d'eau, pour ressembler au roi de Versailles; quand on voyait ces files de carmes déchaussés, de cordeliers, de capucins, mendier et se goberger depuis le premier jour de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre;—quand on voyait les baillis, les prévôts, les sénéchaux, les gardes-notes et justiciers de toute sorte, ne s'inquiéter que de leurs épices;—quand on voyait mille choses pareilles, c'était bien triste! . . . d'autant plus triste, que les fils des paysans seuls soutenaient tout cela contre leurs parents, contre leurs amis et contre eux-mêmes.

Une fois dans un régiment, ces fils de paysans oubliaient les misères du village; ils oubliaient leurs mères et leurs sœurs; ils ne connaissaient plus que leurs officiers, leur colonel: des nobles qui les avaient achetés, et pour lesquels ils auraient massacré le pays, en disant que c'était l'honneur du drapeau. Pourtant, aucun d'eux ne pouvait devenir officier:—les vilains n'étaient pas dignes de porter l'épaulette!—mais après s'être fait estropier dans une bataille, ils avaient la permission d'aller mendier!

Les finauds, postés dans quelque taverne, tâchaient de racoler des conscrits et de garder les primes: les plus hardis arrêtaient sur les grandes routes.

Il fallait envoyer les gendarmes, et même quelquefois une ou deux compagnies contre eux. J'en ai bien vu pendre une douzaine à Phalsbourg, presque tous de vieux soldats, licenciés après la guerre de Sept ans. Ils avaient perdu l'habitude du travail, ils ne recevaient pas un liard de pension, et furent tous pris à Vilschberg, en revenant d'arrêter une patache sur la côte de Saverne.

Chacun se représente maintenant l'ancien régime :—les nobles et les religieux avaient tout, le peuple n'avait rien.

II.

Ces choses sont bien changées, grâce à Dieu ! Les paysans ont pris leur bonne part des biens de la terre, et moi, naturellement, je ne suis pas resté le dernier. Tous ceux du pays connaissent la ferme du père Michel, ses prairies du Valtin, ses belles vaches suisses, couleur café au lait, qui se promènent au haut des sapinières de la Bonne-Fontaine, et ses douze grands bœufs de labour.

Je ne puis pas me plaindre : j'ai mon petit-fils Jacques à l'École polytechnique de Paris, dans les premiers ; j'ai ma petite-fille Christine mariée avec l'inspecteur des forêts Martin, un homme rempli de bon sens ; mon autre petite-fille Juliette est mariée avec le commandant du génie Forbin ; et le dernier, Michel, celui que j'aime pour ainsi dire le plus, parce qu'il est le dernier, veut être médecin. Il s'est déjà fait recevoir bachelier l'année dernière, à Nancy ; pourvu qu'il travaille, tout ira bien.

Tout cela, je le dois à la Révolution! Avant '89, je n'aurais rien eu; j'aurais travaillé toute ma vie, pour le seigneur et le couvent. Aussi, quand je suis dans mon vieux fauteuil, au milieu de la grande salle, et que la vieille faïence reluit au-dessus de la porte, sur l'étagère, à la lueur du foyer; quand la grand'mère et les poussins vont et viennent autour de moi; que mon vieux chien, étendu tout du long près de l'âtre, me regarde durant des heures, le museau entre les pattes; que je vois dehors, à travers les vitres, mes pommiers blancs, mon vieux rucher; et que j'entends dans la grande cour mes garçons de ferme qui chantent, qui rient avec les filles; ou bien les charrues qui partent, les voitures de foin qui rentrent, les fouets qui claquent, les chevaux qui hennissent; quand je suis là, pensif, et que je me représente la misérable baraque où vivaient mes pauvres père et mère, mes frères et sœurs, en 1780: les quatre murs nus et décrépis, les lucarnes bouchées avec de la paille, le chaume affaissé par la pluie, la neige fondue et le vent; cette espèce de tanière noire, vermoulue, où nous étouffions dans la fumée, où le froid et la faim nous faisaient grelotter; quand je songe à ces braves gens: à ce bon père, à cette mère courageuse, travaillant sans relâche pour nous donner un peu de fèves à manger, et que je les vois couverts de guenilles, l'air désolé, minables! . . . je frémis en moi-même; et si je suis seul, je baisse la tête et je pleure.

Mon indignation contre ceux qui nous ont fait supporter cette existence, pour nous tirer jusqu'au dernier liard, ne s'éteindra jamais; mes quatre-vingt-

cinq ans n'y font rien ; au contraire, plus je vieillis, plus elle augmente. Et dire que des fils du peuple, des Gros-Jacques, des Gros-Jean, des Guillot écrivent dans leurs gazettes que la Révolution a tout perdu ; que nous étions bien plus honnêtes, bien plus heureux avant '89.—Canailles ! Chaque fois qu'une de ces gazettes me tombe entre les mains, j'en tremble de colère. Michel a beau me dire :

" Mais, grand-père, pourquoi donc te fâcher ? Ces gens-là sont payés pour tromper le peuple, pour le ramener dans la bêtise ; c'est leur état, c'est le gagne-pain de ces pauvres diables ! "

Je réponds :

" Non ! . . . Nous en avons fusillé par douzaines, de 1792 à '99, qui valaient mille fois mieux que ceux-ci ; c'étaient des nobles, des soldats de Condé, ils défendaient leur cause ! Mais trahir père, mère, enfants, patrie, pour se remplir la panse, c'est trop fort ! "

Si je lisais souvent de ces mauvaises gazettes, j'en attraperais un coup de sang. Heureusement ma femme les ôte, lorsqu'il en entre par hasard à la ferme. C'est comme la peste, il en entre partout ; on n'a pas besoin de les demander.

J'ai donc résolu d'écrire cette histoire,—l'*Histoire d'un Paysan*—pour détruire ce venin, et montrer aux gens ce que nous avons souffert. J'y songe depuis longtemps. Ma femme a mis de côté toutes nos anciennes lettres. Cet ouvrage va me coûter beaucoup de peine ; mais on ne doit pas s'épargner la peine, quand on veut faire le bien ; et puis c'est un véritable plaisir d'ennuyer ceux qui nous ennuient ;

rien que pour cela, je passerais des années devant mon secrétaire, mes besicles sur le nez.

Ça me distraira, ça me fera du bien de penser que nous avons chassé les gueux. Je n'aurai pas besoin de me presser, tantôt une chose me reviendra, tantôt une autre; et j'écrirai tout en ordre, car sans ordre, rien ne marche.

Maintenant, je commence.

Ce n'est pas à moi que l'on peut faire croire que les paysans étaient heureux avant la Révolution; j'ai vu le *bon temps*, comme ils disent; j'ai vu nos anciens villages: j'ai vu le four banal, où l'on ne cuisait de la galette qu'une fois l'an, et le pressoir banal, où l'on n'allait qu'à la corvée, pour le seigneur ou l'abbaye; j'ai vu les vilains: maigres, décharnés, sans sabots et sans chemises, avec une simple blouse et des pantalons de toile, été comme hiver; leurs femmes tellement hâlées, tellement sales et déguenillées, qu'on les aurait prises pour des espèces de bêtes; leurs enfants qui se traînaient tout nus devant les portes, un petit morceau de linge sur les cuisses. Ah! les seigneurs eux-mêmes n'ont pu s'empêcher d'écrire dans leurs livres: "que les pauvres animaux, courbés sur la terre, sous la pluie et le soleil, pour gagner le pain de tout le monde, méritaient pourtant d'en manger un peu!" Ils écrivaient cela dans un bon moment, et puis ils n'y pensaient plus.

Ces choses ne s'oublient jamais: voilà Mittelbronn, Hultenhausen, les Baraques, voilà tout le pays! Et les vieilles gens parlaient d'un état encore pire; ils parlaient de la grande guerre des Suédois, des

Français et des Lorrains, où l'on pendait les paysans, à tous les arbres, par grappes; ils parlaient de la grande peste arrivée plus tard, pour achever la ruine du monde, de sorte qu'on pouvait faire des lieues sans rencontrer une âme; ils criaient, en levant les mains: "Seigneur Dieu, préservez-nous de la peste, de la guerre et de la famine!" Mais la famine, on l'avait tous les ans. Comment avec seize chapitres, vingt-huit abbayes, trente-six prieurés, quarante-sept couvents d'hommes, dix-neuf couvents de femmes, dans un seul diocèse, et nombre de seigneuries, comment recueillir assez de fèves, de pois, de lentilles, pour l'hiver? On ne plantait pas encore de pommes de terre, et les malheureux n'avaient pas d'autres ressources que les légumes secs. Comment réunir assez de provisions?

Aucun journalier n'en venait à bout.

Après les corvées de la charrue, des semailles, du sarclage, de la fauchée, du fanage, du voiturage,—et, dans les pays vignobles, encore celles des vendanges,—enfin, après toute cette masse de corvées, où le bon temps se passait à faire les récoltes du seigneur ou de l'abbaye, que pouvait-on faire pour soi-même et ses enfants? Rien!

Aussi, la morte saison venue, les trois quarts des villages allaient mendier.

Les capucins de Phalsbourg réclamaient; ils criaient que si tout le monde se mêlait de leur état, ils quitteraient le pays, et que ce serait une grande perte pour la religion. Alors, M. le prévôt Schneider et le gouverneur de la ville, M. le marquis de Talaru, défendaient de mendier. On risquait les

galères, mais il fallait vivre : on partait tout de même par bandes, chercher sa nourriture.

Ah ! la misère, voilà ce qui rabaisse les hommes. Je dis la misère et le mauvais exemple. En rencontrant sur les quatre chemins des capucins, des cordeliers, des carmes déchaussés,—des gaillards de six pieds, bâtis comme des bœufs, et capables d'enlever des pelletées de terre à remplir une brouette,—en les voyant défiler chaque jour, avec leur grande barbe et leurs bras poilus, tendre la main sans honte et faire leur grimace pour deux liards, comment les pauvres se seraient-ils respectés ?

Malheureusement il ne suffit pas de mendier, même lorsque l'on a faim, pour avoir du pain ; il faut encore que les autres en aient, et qu'ils veuillent vous en donner, et c'était la mode de dire alors : "Chacun pour soi, Dieu pour tous !"

Presque toujours, vers la fin de l'hiver, le bruit se répandait qu'une bande attaquait les voitures, soit en Alsace, soit en Lorraine. Les troupes se mettaient en route, et l'affaire finissait par une grande pendaison.

Figurez-vous maintenant, dans ce temps, un pauvre vannier avec sa femme et six enfants, sans un liard, sans un pouce de terre, sans une chèvre, sans une poule ; enfin, sans autre ressource que son travail, pour vivre. Et pas d'espoir ni pour lui, ni pour ses enfants, d'obtenir un meilleur sort ! parce que c'était l'ordre, parce que les uns venaient au monde nobles, et devaient tout avoir, et que les autres naissaient vilains, et devaient rester misérables dans tous les siècles.

Qu'on se figure cet état : les grands jours de jeûne, les nuits d'hiver sans feu ni couverture ; la peur des collecteurs, des sergents, des gardes forestiers, des garnisaires ! . . . Eh bien ! malgré tout, au printemps, quand le soleil revenait après un long hiver, qu'il entrait dans la pauvre baraque ; qu'il éclairait les toiles d'araignée entre les poutres, le petit âtre, dans le coin à gauche, le pied de l'échelle à droite, l'aire battue de notre hutte, et que la chaleur, la bonne chaleur, nous réchauffait ; que le grillon se remettait à chanter, les bois à reverdir, malgré tout, nous étions heureux de vivre, de nous étendre devant la porte, nos petits pieds nus dans les mains, de rire, de siffler, de regarder le ciel, et de nous rouler dans la poussière.

Et quand nous voyions le père sortir du bois, son grand fagot de genêts verts ou de brindilles de bouleaux sur l'épaule, le manche de la cognée dessous, les cheveux pendant sur la figure, et qu'il se mettait à sourire, en nous découvrant de loin, tous nous courions à sa rencontre. Alors il dressait le fagot une minute, pour embrasser les plus petits ; sa figure, ses yeux bleus, son nez un peu fendu par le bout, ses grosses lèvres s'éclairaient ; il paraissait bien heureux.

Qu'il était bon ! . . . qu'il nous aimait ! . . . Et la mère, donc, la pauvre femme, déjà grise et ridée à quarante ans, et pourtant toujours courageuse, toujours aux champs, à piocher la terre des autres, toujours, le soir, à filer le chanvre et le lin des autres, pour nourrir la couvée, payer les tailles, les impositions, les redevances de toute sorte. Quel

courage et quelle misère de travailler toujours, sans autre espoir que les récompenses de la vie éternelle !

Et ce n'était pas tout, les pauvres gens avaient encore une autre plaie, la pire de toutes les plaies du paysan : ils devaient !

Je me rappelle que, tout enfant, j'entendais déjà le père dire, lorsqu'il revenait de vendre quelques paniers ou quelques douzaines de balais en ville : "Voici le sel, voici des fèves ou du riz, mais je n'ai plus un liard. Mon Dieu ! mon Dieu ! j'avais pourtant espéré qu'il me resterait quelques sous pour M. Robin !"

Ce Robin était le plus riche coquin de Mittelbronn, un gros homme avec une large barbe grisonnante, un bonnet en peau de loutre, lié sous le menton, le nez gros, le teint jaune, lex yeux ronds, une espèce de sac sur le dos, en forme de casaquin. Il allait à pied, avec des guêtres de toile montant jusqu'aux genoux, un grand panier au bras, et un chien-loup sur ses talons. Cet homme courait le pays pour toucher ses intérêts, car il prêtait à tout le monde, par trois livres, par six livres, par un ou deux louis. Il entrait dans les maisons, et si l'argent n'était pas prêt, il empochait, en attendant, ce qu'on avait : une demi-douzaine d'œufs, un quart de beurre, une fiole de kirsch ou du fromage, enfin ce qu'on avait. Cela lui faisait prendre patience. On aimait mieux se laisser dépouiller, que de recevoir la visite de l'huissier.

Combien de malheureux sont encore aujourd'hui dévorés par des brigands pareils ! combien travail-

lent pour une misérable dette, et se consument sans jamais voir la fin de leurs peines !

Chez nous, Robin ne trouvait rien à prendre ; seulement il toquait à la vitre èt criait :

"Jean-Pierre ?"

Aussitôt le père tremblant courait dehors et demandait, le bonnet à la main :

"Monsieur Robin ?"

"Ah ! te voilà . . . J'ai deux corvées à faire sur le chemin de Hérange ou de Lixheim ; tu viendras ?"

"Oui, Monsieur Robin, oui !"

"Demain, sans faute ?"

"Oui, Monsieur Robin."

Et l'autre partait. Mon père rentrait tout pâle ; il s'asseyait au coin de l'âtre et se remettait à tresser sans rien dire, la tête basse, les lèvres serrées. Le lendemain, il ne manquait pas d'aller faire les corvées de M. Robin, et ma mère criait :

"Ah ! gueuse de chèvre ! . . . ah ! gueuse de chèvre ! . . . Nous l'avons déjà payée plus de dix fois : elle est crevée . . . mais elle nous fera tous périr ! . . . Ah ! quelle mauvaise idée nous avons eue d'acheter cette vieille bique ! Ah ! malheur !"

Elle levait les mains et se désolait.

Le père était déjà depuis longtemps en route, la pioche sur l'épaule. Mais ce jour-là, le pauvre homme ne rapportait rien à la maison ; il avait payé sa rente pour un ou deux mois. Cela ne durait jamais longtemps ; quand on redevenait tranquille, un beau matin Robin toquait à la vitre !

On parle quelquefois de maladies qui vous rongent le cœur, qui vous dessèchent le sang ; mais la vraie maladie des pauvres, la voilà ! Ce sont ces usuriers, ces gens qui se donnent encore l'air de vous aider, et qui vivent sur vous, jusqu'à ce que vous soyez sous terre. Alors ils tâchent encore de se rattraper sur la veuve et les enfants.

Ce que mes parents ont souffert à cause de ce Robin n'est pas à dire ; ils ne dormaient plus, ils n'avaient plus une minute de repos, ils vieillissaient de chagrin ; et leur seule consolation était de penser que si l'un de nous gagnait à la milice, ils pourraient le vendre et payer la dette.

Nous étions quatre garçons et deux filles : Nicolas, Lisbeth, moi, Claude, Mathurine et le petit Étienne, un pauvre être contrefait, pâle, chétif, que les gens des Baraques appelaient "le petit canard" parce qu'il marchait en se balançant sur ses pauvres jambes estropiées. Tous les autres se portaient bien.

La mère disait souvent en nous regardant, Nicolas, Claude et moi :

"Ne te chagrine pas tant, Jean-Pierre ; sur trois, il faudra bien qu'un gagne à la milice. Alors, gare à Robin ! Aussitôt payé, je lui fends la tête avec la hachette."

Il faut être bien malheureux, pour avoir des idées pareilles. Le père ne répondait rien, et nous autres nous trouvions tout naturel d'être vendus ; nous croyions appartenir à nos père et mère, comme une espèce de bétail. La grande misère vous empêche de voir les choses comme elles sont ; avant la

Révolution, excepté les nobles et les bourgeois, tous les pères de famille regardaient leurs enfants comme leur bien ; c'est ce qu'on trouve si beau ; c'est ce qui fait dire que le respect des père et mère était plus grand !

Par bonheur notre père avait trop bon cœur pour vouloir tirer profit de nous ; et souvent le pauvre homme pleurait, lorsqu'au milieu de la grande disette, en hiver, il était forcé de nous envoyer mendier, comme tout le monde. Il ne voulait jamais laisser sortir dans la neige le petit Étienne. Moi, je n'allai pas mendier longtemps non plus ; c'est à peine si je me rappelle être sorti sur la route de Mittelbronn et des Quatre-Vents, deux ou trois fois, et bien jeune, car à huit ans, mon parrain Jean Leroux, aubergiste et forgeron à l'autre bout du village, m'avait déjà pris pour garder son bétail, et je ne retournais plus dans notre baraque que le soir, pour dormir.

Ces choses sont loin de nous, et pourtant l'auberge des Trois-Pigeons est toujours devant mes yeux, avec son enseigne au haut de la côte ; je vois Phalsbourg au bout du chemin, comme peint en gris sur le ciel ; devant l'auberge, la petite forge noire ; et derrière, le verger en pente douce, son grand chêne et sa petite source vive au milieu. L'eau de la source écumait par-dessus de grosses pierres arrangées, et se répandait dans le gazon touffu ; le chêne la couvrait de son ombre. Tout autour de ce chêne, les soldats du régiment de Boccart, en 1778, avaient fait un banc, et des tonnelles de lierre et de chèvre-feuille, par ordre du major Bachmann ; et,

depuis, les officiers de tous les régiments venaient s'amuser en cet endroit, qu'on appelait le Tivoli.

C'est là que le grand chevalier d'Ozé, du régiment de Brie, au haut de la source, levait sa bouteille pleine d'eau, en parlant latin, les yeux en l'air. Les dames, assises dans l'herbe, avec leurs belles robes à grands ramages, leurs petits souliers de satin à boucles d'acier, et leurs chapeaux ronds, tout couverts de coquelicots et de marguerites, l'écoutaient et se renversaient de joie, sans rien comprendre. Et quand le quartier-maître de Vénier, avec un tout petit violon, se mettait à jouer des menuets, en se balançant, les chevaliers de Signeville, de Saint-Féral, de Contréglise, toutes ces espèces de fous, leur petit tricorne sur l'oreille, se levaient en tendant la jambe, et présentaient la main aux dames, qui se dépêchaient de rabattre leurs robes bouffantes et de se placer.

Alors on dansait gravement, noblement. Les domestiques, tous de vieux soldats, montaient à l'auberge chercher des paniers de vin, des pâtés et des confitures, qu'une bourrique avait apportés de la ville.

Les pauvres gens des Baraques, dans la rue pleine de poussière, le nez contre les palissades du verger, regardaient ce beau monde, principalement lorsque les bouchons sautaient et qu'on ouvrait les pâtés. Chacun se souhaitait d'être à leur place, seulement un petit quart d'heure.

Enfin, la nuit venue, MM. les officiers offraient le bras aux dames, et la noble compagnie retournait lentement à Phalsbourg.

Bien des régiments ont passé au Tivoli de maître Jean, jusqu'en '91 :—ceux de Castella, de Rouergue, de Schénau, de la Fare, de Royal-Auvergne. Et maintenant, de tous ceux qui dansaient ou regardaient, je suis sans doute le seul qui reste ; si je ne parlais pas d'eux, on y penserait autant qu'aux feuilles d'automne de 1778.

Une fois chez le parrain, je n'étais plus à plaindre ; j'avais ma paire de souliers tous les ans et la nourriture. Combien d'autres auraient été heureux d'en avoir autant ! Et je le savais, je ne négligeais rien pour contenter maître Jean, Mme Catherine, sa femme, et jusqu'au compagnon Valentin, jusqu'à la servante Nicole. Je me tenais bien avec tout le monde. Je courais quand on m'appelait, soit pour tirer le soufflet à la forge, soit pour grimper au fenil, jeter le foin aux bêtes ; je n'aurais pas même voulu mécontenter le chat de la maison ; car d'être assis au bout d'une bonne table, en face d'une bonne soupe à la farine, d'un plat de choux, garni de lard les dimanches, de manger du bon pain de seigle autant qu'on veut ; ou d'avoir le nez dans une écuelle de fèves, avec un peu de sel, que la mère épargne, et de compter ses cuillerées, cela fait une grande différence.

Quand on est bien, il faut s'y tenir. Aussi tous les matins, à quatre heures en été, à cinq en hiver, lorsque les gens de l'auberge dormaient encore, et que les bêtes ruminaient à l'écurie, j'arrivais déjà devant la porte, où je donnais deux petits coups. Aussitôt la servante s'éveillait, elle se levait et m'ouvrait dans la nuit. J'allais remuer les cendres

à la cuisine, pour trouver une braise, et j'allumais la lanterne. Ensuite, pendant que Nicole s'occupait de traire les vaches, moi je courais au grenier chercher le foin et l'avoine, et je donnais leur picotin aux chevaux des rouliers et des marchands de grains, qui couchaient à l'auberge la veille des marchés. Ils descendaient, ils regardaient et trouvaient tout en ordre. Après cela, je les aidais encore à tirer les charrettes du hangar, à passer la bride, à serrer les boucles. Et puis, quand ils partaient et qu'ils se mettaient à crier : « Hue, Fox ! Hue, Reppel ! » mon petit bonnet de laine à la main, je leur souhaitais le bonjour.

Ces gros rouliers, ces marchands de farine ne me répondaient pas seulement ; mais ils étaient contents, ils ne trouvaient rien à redire au service : voilà le principal !

Et Nicole, une fois rentrée dans la cuisine, me donnait une écuelle de lait caillé, que je mangeais de bon appétit. Elle me donnait encore un gros morceau de pain pour aller au pâturage, deux ou trois beaux oignons, quelquefois un œuf dur, ou bien un peu de beurre. Je fourrais tout cela dans mon sac, et je rentrais à l'écurie, la bretelle sur l'épaule, en claquant du fouet. Les bêtes défilaient l'une après l'autre, je les caressais, et nous descendions sur une seule file au vallon des Roches ; moi derrière, courant comme un bienheureux.

Les gens de Phalsbourg, qui vont se baigner au vallon de la Zorne, connaissent ces masses de rochers entassés à perte de vue, les maigres bruyères qui poussent dans leurs crevasses, et le filet d'eau plein

de cresson des fontaines en bas, qui se dessèche aussitôt que les papillons blancs de juin arrivent.

C'est là que j'allais, car nous avions droit de vaine pâture sur les terres de la ville; et seulement à la fin d'août, après la grande sève, quand les jeunes pousses avaient pris du bois, et que les bêtes ne pouvaient plus les brouter, nous entrions dans la forêt.

En attendant, il fallait vivre au grand soleil.

Le *hardier* de Phalsbourg n'amenait que des pourceaux, qui, pendant les chaleurs de midi, faisaient leur trou dans le sable et se vautraient les uns contre les autres, comme des poules dans un poulailler. Ils dormaient, leurs grandes oreilles roses sur les yeux; on aurait marché dessus sans les faire bouger.

Mais nos chèvres, à nous autres des Baraques, grimpaient jusque dans les nuages; il fallait courir, siffler, envoyer les chiens; et ces coquines de bêtes, plus on criait, plus elles montaient.

Les garçons des autres villages venaient aussi, l'un avec sa vieille rosse aveugle, l'autre avec sa vache pelée, et presque tous avec rien, pour claquer du fouet, siffler ou courir déterrer des navets, des raves, des carottes à droite et à gauche dans les champs. Quand le *bangard* les attrapait, on les promenait en ville, un collier d'orties autour du cou; mais cela leur était bien égal! La seule chose qui leur faisait beaucoup, c'était à la seconde ou troisième fois, selon l'âge, d'être fouettés sur la place, un jour de marché. Le *rifleur* leur écorchait tout le dos avec son nerf de bœuf; et s'ils recommençaient, on les envoyait en prison.

Combien de fois, en écoutant des gens riches crier contre la Révolution, je me suis rappelé tout à coup que leur grand'mère ou leur grand-père avait été *riflé* au bon vieux temps ; malgré moi, j'étais forcé de rire : on trouve de drôles de choses dans ce monde !

Enfin, il faut pourtant le dire, c'est aussi ce temps que je regrette ; mais pas à cause du *rifleur*, du prévôt, des seigneurs et des capucins, non ! c'est parce que j'étais jeune. Et puis, si nos maîtres ne valaient pas grand'chose, le ciel était beau tout de même. Mon grand frère Nicolas, et les autres, Claude, Lisbeth, Mathurine, arrivaient. Ils me prenaient mon sac, et je criais ; nous nous disputions. Mais, s'ils m'avaient tout pris, maître Jean aurait été les trouver le soir à la baraque ; ils s'en doutaient, et me laissaient ma bonne part, en m'appelant :—leur chanoine !

Après cela, notre grand Nicolas me défendait. Tous les villages, dans ce temps,—Hultenhausen, Lutzelbourg, les Quatre-Vents, Mittelbronn, les Baraques d'en haut et d'en bas,—se battaient à coups de pierres et de bâtons ; et notre grand Nicolas, son morceau de tricorne sur la nuque, son vieil habit de soldat, tout déchiré, boutonné jusque sur les cuisses, sa grande trique et ses pieds nus, marchait à la tête des Baraquins, comme un chef de sauvages ; il criait si fort : "En avant !" qu'on l'entendait jusque sur la côte de Dann.

Je ne pouvais pas m'empêcher de l'aimer, car à chaque instant il disait :

"Le premier qui touche à Michel, gare !"

Seulement, il me prenait mes oignons, et cela m'ennuyait.

On avait aussi l'habitude de faire battre les bêtes ensemble ; et lorsqu'elles se poussaient cornes contre cornes, jusqu'à se déhancher, Nicolas disait en riant :

“ La grande Rousse va bousculer l'autre ! . . . Non ; maintenant, l'autre l'attaque par dessous . . . Hardi ! . . . hardi ! . . .”

Plus d'une fois elles attrapaient des entorses, ou laissaient une corne sur le champ de bataille.

Vers le soir, on s'asseyait, le dos contre un rocher, à l'ombre ; on regardait la nuit venir, on écoutait l'air bourdonner, et tout au loin, dans le ruisseau, les grenouilles commencer leur chanson.

C'était le moment de rentrer. Nicolas cornait, les échos répondaient de toutes les roches, les bêtes se réunissaient et remontaient en ligne aux Baraques, dans un nuage de poussière. Je faisais rentrer les nôtres à l'étable, je garnissais les râteliers et je soupais avec maître Jean, dame Catherine et Nicole. En été, quand on travaillait à la forge, je tirais le soufflet jusqu'à dix heures ; et puis je retournais coucher à la baraque de mon père, tout au bout du village.

III.

Les deux premières années passèrent ainsi ; mes frères et sœurs continuaient à mendier ; moi, je me donnais mille peines pour rendre service au parrain. A dix ans, l'idée d'apprendre un état et de gagner mon pain me travaillait déjà ; maître Jean le voyait, et me retenait le plus souvent possible à la forge.

Chaque fois que j'y pense. je crois entendre la voix du parrain me crier: "Courage, Michel, courage!"

C'était un grand et gros homme, avec de larges favoris roux, la grosse queue pendant sur le dos, et les moustaches si longues et touffues, qu'il pouvait les passer jusque derrière ses oreilles. Dans ce temps, les maréchaux ferrants des hussards avaient aussi ces favoris et la queue nouée derrière en forme de perruque; je pense que le parrain voulait leur ressembler. Il avait de gros yeux gris, le nez charnu, les joues rondes, et riait fort, lorsqu'il s'y mettait. Son tablier de cuir lui remontait en bavette jusque sous le menton, et ses gros bras étaient nus à la forge en plein hiver.

A chaque instant il disputait avec Valentin, son compagnon, un grand gaillard, maigre et voûté, qui trouvait tout bien dans ce bas monde: les nobles, les moines, les maîtrises, tout! . . .

"Mais, animal," lui criait le parrain, "si ces choses n'existaient pas, tu serais maître forgeron comme moi depuis longtemps; tu te serais acquis du bien, tu pourrais vivre à ton aise."

"C'est égal," répondait Valentin, "vous penserez ce qui vous plaira; moi, je suis pour notre sainte religion, la noblesse et le roi. C'est l'ordre établi par Dieu!"

Alors maître Jean levait brusquement ses épaules et disait:

"Allons, puisque tu trouves tout bien, moi, j'y consens. En route!"

Et l'on se remettait à forger.

Je n'ai jamais rencontré de plus brave homme que Valentin, mais il avait la tête en pain de sucre, et raisonnait comme une oie. Ce n'était pas sa faute, on ne pouvait pas lui en vouloir.

La mère Catherine pensait comme son mari, et Nicole pensait comme la mère Catherine. Tout prospérait à l'auberge; Maître Jean gagnait des sommes tous les ans; et, quand on nommait les répartiteurs pour les corvées, les tailles et les autres impositions des Baraques, il était toujours sur la liste, avec le maître bûcheron Cochart, et le grand charron Létumier, qui se faisaient bien aussi trois ou quatre cents livres.

Il faut savoir qu'alors le chemin ordinaire des rouliers, des voituriers et des maraîchers d'Alsace, pour se rendre au marché de la ville, passait par les Baraques. Comme la route de Saverne à Phalsbourg montait tout droit; comme elle était effondrée, pleine d'ornières et même de ravines, où l'on risquait de verser jusque dans la Schlittenbach; comme il fallait des cinq et six chevaux de renfort pour grimper cette côte, les gens aimaient mieux faire un détour par le vallon de la Zorne; et presque tous, en allant et venant, s'arrêtaient à l'auberge des *Trois-Pigeons.*

La forge et l'auberge allaient bien ensemble; pendant qu'on ferrait le cheval ou qu'on raccommodait la charrette, le voiturier entrait aux Trois-Pigeons; il voyait de la fenêtre ce qui se passait dehors, en cassant sa croûte de pain et vidant sa chopine de vin blanc.

Les jours de foire la grande salle fourmillait de

monde ; ces gens arrivaient par bandes, avec leurs hottes, leurs paniers et leurs charrettes. En s'en retournant, ils avaient presque toujours un verre de trop dans la tête, et ne se gênaient pas de dire ce qu'ils pensaient.—C'étaient des plaintes qui ne finissaient pas ; les femmes surtout n'en disaient jamais assez ; elles appelaient les seigneurs, les prévôts, par leurs véritables noms ; elles racontaient leurs abominations, et quand leurs maris voulaient un peu les calmer, elles les traitaient de bêtes.

Les marchands d'Alsace en voulaient surtout aux péages, qui leur enlevaient tout le bénéfice, car il fallait payer pour entrer d'Alsace en Lorraine. Les pauvres juifs, qu'on rançonnait à toutes les barrières, —tant pour le juif, et tant pour l'âne !—n'osaient pas se plaindre, mais les autres ne ménageaient personne.

Seulement, après avoir bien crié, tantôt l'un, tantôt l'autre se levait en disant :

"Oui, c'est vrai, on nous étrangle . . . les droits augmentent tous les jours ; mais que voulez-vous ? Les paysans sont des paysans, et les seigneurs des seigneurs. Tant que le monde marchera, les seigneurs seront en haut et nous en bas. Mère Catherine, payez-vous . . . voilà votre compte ! . . . En route ! . . ."

Et toute la bande partait. Une vieille se mettait à prier tout haut, pour aider à la marche ; les femmes répondaient, et les hommes, la tête penchée, rêvaient derrière.

J'ai souvent pensé depuis, que cette espèce de bourdonnement par demandes et par réponses leur

évitait la peine de réfléchir, et que cela les soulageait. L'idée de s'aider eux-mêmes, de se débarasser du saunier, du collecteur, du péager, des seigneurs, des couvents, de tout ce qui les gênait, et de mettre les dîmes, les aides, les vingtièmes, toutes les impositions dans leur propre poche, comme ils l'ont fait plus tard, cette idée ne leur venait pas encore ; ils se reposaient sur le bon Dieu.

Enfin tout ce mouvement, ces plaintes, ce fourmillement de juifs, de rouliers, de paysans dans la grande salle, les jours de foire ; leurs disputes sur le prix du bétail, du blé, des avoines, des récoltes de toute sorte ; leurs mines lorsqu'ils se tapaient dans la main, et qu'ils faisaient apporter le pot de vin pour arroser le marché, selon la coutume, tout cela m'apprenait à connaître les hommes et les choses. On ne pouvait pas souhaiter meilleure école pour un enfant ; et si j'ai gagné du bien par la suite, c'est que je savais le prix des grains, des bêtes et des terres depuis longtemps. Le vieux juif Schmoûle et le grand Mathias Fischer du Harberg me l'avaient appris, car ils disputaient assez souvent ensemble sur la valeur des denrées, Dieu merci !

Moi, tout petit, en courant chercher les gobelets et les cruches, j'ouvrais de grands yeux et je dressais les oreilles, on peut me croire.

Mais, ce que j'aimais encore beaucoup mieux que tout le reste, c'était d'entendre maître Jean lire la gazette après souper.

Aujourd'hui la moindre auberge de village a sa gazette ; l'ancien "*Messager boiteux*," de Silbermann, pendu derrière la croisée, ne compte plus ; chacun

veut connaître les affaires du pays, et lire son "*Courrier du Bas-Rhin,*" ou son "*Impartial de la Meurthe*" deux ou trois fois au moins par semaine; chacun serait honteux de vivre comme un âne, sans s'inquiéter de ce qui regarde tout le monde. Mais avant '89, les gens qui n'avaient à se mêler de rien, et qui n'étaient bons qu'à supporter les impositions, autant qu'il plaisait au roi de leur en mettre sur le dos, les gens n'aimaient pas à lire; la plupart ne connaissaient pas même la première lettre; et puis les gazettes étaient très-chères! et maître Jean, quoique à son aise, n'aurait pas voulu pour son plaisir faire une aussi grosse dépense.

Heureusement le petit colporteur Chauvel nous en apportait un paquet, chaque fois qu'il rentrait de ses tournées en Alsace, en Lorraine ou dans le Palatinat.

Voilà bien encore une de ces figures comme on n'en voit plus depuis la Révolution: le colporteur d'almanachs, de catéchismes, etc.; celui qui roulait de Strasbourg à Metz, de Trèves à Nancy, Pont-à-Mousson, Toul, Verdun; qu'on rencontrait dans tous les sentiers, au fond des bois, devant les fermes, les couvents, les abbayes, à l'entrée des villages, avec sa carmagnole de bure, ses guêtres à boutons d'os, montant jusqu'aux genoux, de gros souliers chargés de clous luisants, les reins pliés, la bretelle de cuir en travers de l'épaule, et l'immense panier d'osier sur le dos, comme une montagne. Il vendait des livres de messe, mais combien de livres défendus passaient en contrebande: des Jean-Jacques, des Voltaire, des Raynal, des Helvétius!

Le père Chauvel était le plus fin, le plus hardi de tous ces contrebandiers d'Alsace et de Lorraine. C'était un petit homme brun, sec, nerveux, les lèvres serrées et le nez crochu. Son panier avait l'air de l'écraser, mais il le portait bien tout de même. En passant, ses petits yeux noirs vous entraient jusqu'au fond de l'âme; il savait d'un coup d'œil ce que vous étiez, s'il devait vous craindre ou vous offrir un de ses livres. Il le fallait, car d'être pris en faisant cette contrebande-là, c'était un cas de galères.

Toutes les fois qu'il arrivait de ses voyages, Chauvel entrait d'abord chez nous, à la nuit, quand l'auberge était vide et que tout se taisait au village. Alors il venait avec sa petite Marguerite, qui ne le quittait jamais, même en route; et rien que d'entendre leurs pas dans l'allée, on disait:

"Voici Chauvel! Nous allons apprendre du nouveau."

Nicole courait ouvrir, et Chauvel entrait; son enfant à la main, en faisant un petit signe de tête. Ce souvenir me rajeunit de soixante et quinze ans; je le vois avec Marguerite, brune comme une myrtille, la petite robe de toile bleue en franges le long des jambes, ses cheveux noirs tombant sur les épaules.

Chauvel donnait le paquet de gazettes à Nicole; il s'asseyait derrière le poêle, sa petite entre les genoux, et maître Jean se retournait tout joyeux en criant:

"Eh bien! Chauvel, eh bien! ça va toujours? . . . ça marche?"

"Oui, maître Jean, ça va bien . . . on achète beau-

coup de livres . . . les gens s'instruisent. Ça va! ça va!" répondait le petit homme.

Marguerite, quand il parlait, le regardait d'un air d'attention extraordinaire; on voyait qu'elle comprenait tout.

C'étaient des calvinistes, de vrais calvinistes de la Rochelle, qu'on avait chassés de là-bas, ensuite de Lixheim, et qui, depuis dix à douze ans, vivaient aux Baraques. Ils ne pouvaient remplir aucune place. Leur vieille cassine était presque toujours fermée; en revenant, ils l'ouvraient et restaient cinq ou six jours à se reposer; ensuite, ils repartaient faire leur commerce. On les regardait comme des hérétiques, des sauvages; mais cela n'empêchait pas le père Chauvel d'en savoir plus à lui seul, que tous les capucins du pays!

Maître Jean aimait ce petit homme; ils s'entendaient entre eux.

Après avoir ouvert le paquet de gazettes sur la table, et regardé quelques minutes, en disant:

"Celle-ci vient d'Utrecht . . . celle-ci de Clèves . . . celle-ci d'Amsterdam . . . Nous allons voir . . . nous allons voir . . . Ah! ah! c'est bon . . . c'est fameux! Nicole, cherche mes besicles, là, sur la fenêtre."

Après s'être ainsi réjoui quelques instants, maître Jean se mettait à lire, et moi je ne respirais plus dans mon coin. J'oubliais tout, même le danger de retourner à notre baraque trop tard en hiver, lorsque la neige couvrait le village, et que des bandes de loups avaient passé le Rhin sur la glace.

J'aurais dû partir tout de suite après souper, mon

père m'attendait; mais la curiosité d'apprendre des nouvelles du Grand-Turc, de l'Amérique et de tous les pays du monde me possédait; je restais jusque passé dix heures, et même encore aujourd'hui je crois être dans mon coin, à gauche de la vieille horloge; l'armoire de noyer et la porte du cabinet où couchait maître Jean à droite, et la grande table d'auberge en face de moi, contre les petites fenêtres sombres. Maître Jean lit; la mère Catherine, une petite femme, les joues rosées, les oreilles couvertes d'un bavolet blanc, file en écoutant; et Nicole aussi, son bonnet en coussinet sur la nuque. Cette pauvre Nicole était rousse comme une carotte, avec des taches de son par milliers et les cils blancs. Oui, tout est là! Les rouets bourdonnent, la vieille horloge marche; de temps en temps elle grince, les poids descendent, l'heure sonne, et puis le tic-tac continue. Maître Jean, dans son fauteuil, ses besicles à branches de fer sur le nez,—comme moi maintenant,—les oreilles rouges et ses gros favoris ébouriffés, ne fait attention qu'à sa gazette. Quelquefois il se retourne pour regarder sous ses lunettes, et dit:

"Ah! ah! voici des nouvelles d'Amérique. Le général Washington a battu les Anglais. Voyez-vous ça, Chauvel!"

"Oui, maître Jean," répond le colporteur, "ces Américains, il n'y a pas plus de trois ou quatre ans, ont commencé leur révolte; ils ne voulaient plus payer la masse de droits, que les Anglais augmentaient de jour en jour, comme ça se pratique souvent ailleurs, et maintenant leurs affaires vont bien!"

Il souriait une seconde sans desserrer les lèvres, et maître Jean se remettait à lire.

D'autres fois, il était question de Frédéric II, ce vieux renard prussien, qui voulait recommencer ses tours.

"Vieux gueux !" bégayait maître Jean, "sans M. de Soubise, il ne ferait pas le gros dos. C'est cette grande bête qui nous a valu Rosbach."

"Oui," répondait Chauvel, "et voilà pourquoi Sa Majesté lui a donné quinze cent mille livres de pension !"

Alors ils se regardaient en silence, et maître Jean répétait :

"Quinze cent mille livres à cet imbécile ! Et l'on ne trouve pas un liard pour refaire la route royale de Saverne à Phalsbourg. Il faut que des milliers de paysans se détournent d'une lieue, pour aller d'Alsace en Lorraine ; le pain, le vin, la viande, tout renchérit."

"Hé ! que voulez-vous ? Ça, c'est de la politique," disait le calviniste. "Nous ne comprenons rien à la politique, nous autres ! Nous ne savons que travailler et payer. La dépense regarde le roi."

Lorsque maître Jean s'emportait trop, la mère Catherine se levait bien vite ; elle écoutait dans l'allée, et tout s'apaisait, car le parrain comprenait ce que cela voulait dire. Il fallait de la prudence, les espions rôdaient partout ; s'ils avaient entendu ce que nous pensions des princes, des seigneurs et des moines, nous en aurions vu de grises.

Chauvel et sa petite fille partaient d'assez bonne heure ; moi, j'attendais toujours jusqu'à la dernière

minute, lorsque maître Jean repliait sa gazette. Alors seulement il me voyait et criait :

"Hé! Michel, qu'est-ce que tu fais donc là? Tu comprends donc quelque chose?"

Et sans attendre ma réponse :

"Allons," disait-il, "demain, au petit jour, nous aurons de l'ouvrage. Ce sera jour de marché; la forge chauffera de bonne heure. En route, Michel, en route!"

Je me rappelais aussitôt que les loups descendaient au village, et je courais allumer un flambeau dans la cuisine. La petite fenêtre sur la cour, avec ses barreaux, était noire comme de l'encre. On entendait la bise pleurer dehors. Je me dépêchais en frissonnant, et Nicole m'ouvrait.

A peine dehors, dans la nuit, en voyant cette grande rue blanche monter avec ses ornières entre les vieilles cassines enterrées sous la neige; en écoutant le vent souffler, et quelquefois les loups s'appeler et se répondre dans la plaine, je me mettais à courir, mais à courir tellement, que j'en perdais la respiration. Les cheveux me dressaient sur la tête; je sautais par-dessus les tas de neige et de fumier, comme un cabri. Les vieux toits de chaume, les lucarnes au-dessous, avec leurs bouchons de paille où pendait le givre, les petites portes barricadées de traverses, tout était terrible sous la lumière blanche de mon flambeau, qui filait comme une étoile dans le silence; tout semblait mort. Mais en courant, je voyais tout de même au fond des ruelles, à droite et à gauche, quelques ombres aller et venir, et cette vue me donnait une telle épouvante, qu'en arrivant

à notre baraque, je me jetais contre la porte comme un perdu.

Le pauvre père était là, près de l'âtre, dans son vieux pantalon de toile tout rapiécé, et s'écriait :

"Oh ! mon enfant, que tu viens tard ! Tous les autres dorment; tu as donc encore écouté lire la gazette ?"

"Oui, mon père, tenez !"

Je lui mettais dans la main le morceau de pain que maître Jean me donnait toujours après souper. Il le prenait et me disait :

"Eh bien, couche-toi, mon enfant ; mais ne rentre plus si tard, tant de loups courent le pays !"

Je me couchais à côté de mes frères, dans la grande caisse remplie de feuilles, une vieille couverture toute déchirée par-dessus.

Les autres dormaient, à force d'avoir couru mendier dans les villages et sur les grandes routes. Moi, je veillais encore longtemps, écoutant passer les coups de vent, et quelquefois, au loin, un bruit sourd au milieu du grand silence : les loups attaquaient une étable ; ils sautaient à huit et dix pieds contre les lucarnes et retombaient dans la neige ; puis tout à coup deux ou trois cris terribles s'entendaient, toute la bande descendait la rue comme le vent ; ils avaient pris un chien et couraient le dévorer sous les roches.

D'autres fois je frissonnais de les entendre souffler et gratter sous notre porte. Le père alors se levait, il allumait une torche de paille sur l'âtre, et ces bêtes affamées s'en allaient plus loin.

J'ai toujours cru que les hivers en ce temps

etaient plus longs que de nos jours et bien plus rigoureux. La neige montait souvent à deux et trois pieds; elle tenait jusqu'en avril, à cause des grandes forêts, qu'on a défrichées depuis, et des étangs sans nombre que les couvents et les seigneurs laissaient en eau dans les vallées, pour n'avoir pas besoin de les planter et de récolter tous les ans. C'était plus commode. Mais ces grandes masses d'eau, ces bois et ces marais entretenaient l'humidité dans le pays et refroidissaient l'air.

Maintenant que tout est partagé, labouré, ensemencé, le soleil entre partout, et le printemps fleurit plus vite; c'est ce que je pense. Mais, que ce soit pour cette raison ou pour une autre, tous les anciens vous diront que les froids arrivaient plus tôt, qu'ils finissaient plus tard, et que tous les ans des bandes de loups attaquaient les écuries, et venaient enlever les chiens de garde jusque dans la cour des fermes.

IV.

Or, à la fin d'un de ces longs hivers, quinze jours ou trois semaines après Pâques, il arriva quelque chose d'extraordinaire aux Baraques. Ce jour-là, j'avais dormi tard, comme il arrive aux enfants, et je me dépêchais de courir à l'auberge des Trois-Pigeons, dans la crainte d'être grondé par Nicole. Nous devions recurer le plancher de la grande salle avec de l'eau de lessive, ce qui se faisait toujours au printemps, et puis trois ou quatre fois dans l'année.

On ne pouvait pas encore conduire les bêtes à la

pâture, la neige commençait seulement à fondre derrière les haies ; mais il faisait déjà chaud, et tout le long de la rue on ouvrait les portes et les lucarnes des maisons, pour renouveler l'air ; on poussait les vaches et les chèvres hors des écuries, pour sortir le fumier et laver les étables. Claude Huré remettait une cheville à sa charrue, sous le hangar, Pierre Vincent repiquait la selle de son bidet ; le temps des labours approchait, chacun s'apprêtait d'avance ; et les vieux, leur petit Benjamin sur le bras, respiraient aussi, devant la hutte, le bon air qui venait des montagnes.

C'était un beau jour, un des premiers de l'année.

Comme j'approchais de l'auberge, dont toutes les fenêtres en bas étaient ouvertes, je vis la bourrique du père Bénédic attachée à l'anneau de la porte, sa grande cruche de fer-blanc sur le dos, et ses deux paniers d'osier sur les hanches.

L'idée me vint que le père Bénédic prêchait chez nous, selon son habitude lorsque des étrangers remplissaient l'auberge, et qu'il espérait leur tirer quelques liards.—C'était le frère quêteur du couvent de Phalsbourg, un vieux capucin, la barbe jaune et dure comme du chiendent, le nez en forme de figue, avec de petites veines bleues, les oreilles plates, le front en arrière, les yeux tout petits, sa robe de bure si râpée, qu'on pouvait en compter tous les fils, le capuchon en pointe, jusqu'au bas du dos, et les orteils crasseux hors de ses savates. Avant d'entendre sa clochette, on sentait déjà l'odeur de la soupe et du vin.

Maître Jean ne pouvait pas le souffrir, mais la mère Catherine lui conservait toujours un bon morceau de lard.

J'entrai donc. Et voilà que dans la grande salle, autour de la table, se trouvait une quantité de monde : des Baraquins, des rouliers d'Alsace, Nicole, la mère Catherine et le père Bénédic. Maître Jean, au milieu d'eux, leur montrait un sac rempli de grosses pelures grises, disant que ces pelures venaient du Hanovre ; qu'elles produisaient des racines excellentes en si grand nombre, que les gens du pays en avaient de quoi manger toute l'année. Il les engageait à en planter, leur prédisant qu'on ne reverrait plus la famine aux Baraques, et que ce serait une véritable bénédiction pour nous tous.

Maître Jean disait ces choses simplement, la figure joyeuse ; Chauvel, derrière, avec sa petite Marguerite, écoutait.

Les autres prenaient de ces pelures dans leur main, ils les regardaient, ils les sentaient, et puis ils les remettaient dans le sac, riant en dessous comme pour dire :

" A-t-on jamais vu planter des pelures ? C'est contraire au bon sens."

Quelques-uns même se donnaient de petits coups de coude par derrière, pour se moquer du parrain. Tout à coup le père Bénédic, son gros nez penché et ses petits yeux de hérisson fermés d'un air moqueur, se mit à rire en se retournant, et toute la bande éclata de rire.

Maître Jean, indigné, leur dit :

" Vous riez comme de véritables bêtes, sans savoir

pourquoi. N'êtes-vous pas honteux de rire et de faire les malins, quand je parle sérieusement ? . . ."

Mais ils riaient plus fort, et le capucin, voyant alors Chauvel, s'écria :

"Ah ! ah ! c'est de la semence de contrebande ; je m'en doutais !"

C'était vrai, Chauvel nous avait apporté ces pelures du Palatinat, où beaucoup de gens en plantaient déjà depuis quelques années ; il nous en avait dit le plus grand bien.

"Cela vient d'un hérétique !" criait le père Bénédic, "comment voulez-vous que des chrétiens en sèment et que le Seigneur y répande ses bénédictions ?"

"Vous serez bien content de vous mettre de temps en temps une de mes racines sous le nez, quand elles seront venues," lui cria maître Jean, en colère.

"Quand elles seront venues !" dit le capucin, les main jointes d'un air de pitié, "quand elles seront venues ! . . . Hélas ! croyez-moi, vous n'avez pas trop de terres pour vos choux, vos navets et vos raves. . . Laissez ces pelures, elles ne donneront rien . . . rien ! . . . C'est moi, *pater* Bénédic, qui vous le dis."

"Vous dites bien d'autres choses auxquelles je ne crois pas," lui répondit maître Jean, en remettant le sac dans son armoire.

Mais ensuite il se reprit, et fit signe à sa femme de donner une bonne tranche de pain au capucin ; des gueux pareils entraient partout, ils pouvaient vous décrier et vous faire le plus grand tort.

Le capucin et les Baraquins sortirent alors ; moi, je restai là, tout désolé des moqueries qu'on avait

faites contre le parrain. Le père Bénédic criait dans l'allée :

" J'espère bien, dame Catherine, que vous sèmerez autre chose que des pelures du Hanovre ; c'est à souhaiter ! car autrement, je risquerais de passer ici cent fois sans charger ma bourrique. Je vais bien prier le Seigneur pour qu'il vous éclaire."

Il nasillait et traînait exprès la voix. Les autres, dehors, riaient en remontant la rue ; et maître Jean, à sa fenêtre, disait :

" Essayez donc de faire du bien aux imbéciles, voilà votre récompense ! "

Chauvel répondit :

" Ce sont de pauvres êtres qu'on entretient dans l'ignorance, pour les faire travailler au profit des seigneurs et des moines ; ce n'est pas leur faute, maître Leroux, il ne faut pas leur en vouloir. Si j'avais un bout de champ, j'y planterais ces pelures ; ils verraient ma récolte, et se dépêcheraient de suivre mon exemple ; car, je vous le répète, cette plante rapporte cinq et six fois plus que n'importe quel froment ou légume. Ses racines sont grosses comme le poing, excellentes à manger, très-saines et très-nourrissantes. J'en ai goûté moi-même : c'est blanc, farineux, dans le goût des châtaignes. On peut les cuire au beurre, à l'eau, n'importe comment, et c'est toujours bon."

" Soyez tranquille, Chauvel," s'écria maître Jean, " ils n'en veulent pas, tant mieux, j'en aurai seul ! Au lieu d'ensemencer le quart de mon enclos, j'ensemencerai le clos tout entier."

" Et vous ferez bien. Toute terre est bonne pour

ces racines," dit Chauvel, " mais principalement la terre sablonneuse."

Ils sortirent, causant encore de ces choses; puis Chauvel retourna dans sa baraque, maître Jean entra travailler à la forge, et Nicole et moi nous commençâmes à renverser nos bancs et nos tables les uns sur les autres, pour laver le plancher.

Jamais cette dispute de maître Jean et du capucin ne m'est sortie de l'esprit, et vous le comprendrez facilement, quand je vous aurai dit que les grosses pelures grises apportées par Chauvel étaient la première semence de pommes de terre qu'on ait vue chez nous; de ces pommes de terre qui nous ont préservés de la disette depuis quatre-vingts ans.

Tous les étés, lorsque je vois de ma fenêtre l'immense plaine de Diemeringen se couvrir à perte de vue, jusqu'à la lisière des bois, de grosses troches vertes qui s'enflent, qui fleurissent, et changent en quelque sorte la poussière elle-même en nourriture pour les hommes; quand je vois en automne, ces milliers de sacs, debout dans les champs, les hommes, les femmes, les enfants qui chantent et se réjouissent en les chargeant sur leurs charrettes; quand je me représente le bonheur des paysans jusqu'au fond des plus misérables chaumières, en comparaison de notre épouvante à nous autres d'avant '89; longtemps avant le mois de décembre, parce qu'on prévoyait déjà la famine; quand je songe à la différence, ces moqueries, ces éclats de rire des imbéciles me reviennent, et je m'écrie en moi-même :

"Oh! maître Jean, oh! Chauvel, pourquoi ne

pouvez-vous pas revivre une heure pendant la récolte et vous asseoir à la tête d'un champ, pour reconnaître le bien que vous avez fait en ce monde ; cela vaudrait la peine de revivre! Et le père Bénédic devrait revenir aussi, pour entendre les coups de sifflet et les éclats de rire des paysans, lorsqu'ils le verraient avec sa bourrique, gueusant par les chemins."

Et songeant à ces choses, je me figure que l'Être suprême, dans sa justice, les laisse revenir ; qu'ils sont au milieu de nous et que chacun jouit de son bon sens ou de sa bêtise, dans les siècles des siècles.

Dieu veuille que ce soit vrai ; ce serait la véritable vie éternelle.

Enfin, voilà comment la semence des pommes de terre fut reçue chez nous.

Maître Jean paraissait rempli de confiance, mais il n'était pas au bout de ses peines. C'est dans ce temps que la bêtise du monde parut dans tout son jour, car le bruit se répandit que Jean Leroux perdait la tête et qu'il semait des épluchures de navets pour avoir des carottes. Les marchands de grains et tous ceux qui passaient à l'auberge le regardaient d'un air moqueur, en lui demandant des nouvelles de sa santé. Naturellement ces abominations l'indignaient; il en parlait le soir avec amertume, et sa femme en était chagrine. Mais cela ne l'empêcha pas de retourner son enclos derrière l'auberge, de le bien fumer et d'y planter les pelures du Hanovre. Nicole l'aidait, moi je portais le sac.

Les Baraquins et les passants se penchaient sur

le petit mur du verger, qui longe le chemin, et nous regardaient en clignant des yeux.

Personne ne disait rien, parce qu'on pensait bien que maître Jean, à bout de patience, sortirait avec sa trique pour répondre aux malins.

Si je vous racontais tout ce qu'il nous fallut supporter de moqueries avant la récolte, vous auriez de la peine à le croire; plus les gens sont bornés, plus ils aiment à rire de ceux qui montrent du bon sens, lorsque l'occasion s'en présente, et l'occasion paraissait très-bonne aux Baraquins. Quand on parlait des racines du Hanovre, aussitôt tous les imbéciles éclataient de rire.

J'étais même forcé de me battre tous les jours à la pâture avec les garçons du village, car ils me voyaient à peine descendre au vallon, que tous se mettaient à crier :

“ Hé ! voici le Hanovrien, celui qui porte le sac de maître Jean.”

Alors je tombais dessus avec mon fouet, et souvent ils se mettaient à dix contre moi, sans honte, et me cinglaient de coups en criant :

“ A bas les racines du Hanovre ! . . . à bas les racines du Hanovre ! ”

Nicolas ni Claude n'étaient plus là malheureusement. Nicolas travaillait dans les coupes à ébrancher les arbres, et Claude tressait des paniers et faisait des balais avec le père, ou bien il allait chercher des brindilles de bouleau et des genêts du côté des Trois-Fontaines, avec la permission de Georges, le garde forestier du Schwitzerhof—pour Mgr le cardinal-évêque—près de Saint-Witt.

Je recevais donc seul la giboulée, mais je ne pleurais pas ; ma fureur était trop grande.

On pense d'après cela si j'aurais voulu voir pousser les racines et nos ennemis confondus ! Tous les matins, au petit jour, j'étais penché sur le mur de l'enclos, à regarder si rien ne venait, et quand je n'avais rien vu, je m'en allais tout triste, reprochant dans mon âme au père Bénédic d'avoir jeté sur notre champ un mauvais sort.

Avant la Révolution tous les paysans croyaient aux mauvais sorts, et cette croyance avait même fait brûler autrefois des milliers de malheureux. Si j'avais pu faire brûler le capucin, il n'aurait pas attendu longtemps, car mon indignation contre lui était terrible.

A force de batailler contre ceux de Lutzelbourg, des Baraques d'en haut et des Quatre-Vents, une sorte de fierté m'était venue ; je me faisais gloire de défendre nos racines, et pourtant jamais je n'eus l'idée de m'en glorifier ; ni maître Jean, ni Valentin, ni la mère Catherine ne savaient rien de ces choses ; mais le père, en voyant le soir les longues raies rouges qui me cinglaient les jambes, s'étonnait :

"Comment, Michel," disait le pauvre homme, "toi que je croyais si paisible, tu fais aussi comme Nicolas : tu donnes et tu reçois des coups ! Prends garde, mon enfant, un seul coup de fouet peut vous crever les yeux. Alors, que deviendrions-nous, que deviendrions-nous ?"

Il hochait la tête tout pensif, et continuait à travailler.

Les jours de pleine lune en été, toute la famille

travaillait devant notre porte, pour ménager l'huile de faîne. Lorsqu'on entendait au loin, bien loin, l'horloge de la ville tinter dix heures, le père se levait; il serrait les genêts et les saules, et puis regardant un instant le ciel tout blanc d'étoiles, il s'écriait :

"Ah! mon Dieu, mon Dieu, que vous êtes grand! Que votre bonté repose sur vos enfants!"

Jamais on n'a dit ces paroles avec autant d'admiration et de tendresse que mon pauvre père; on voyait qu'il comprenait ces choses bien mieux que nos moines, qui récitaient leurs prières comme je prends ma prise de tabac, sans y faire attention.

Ensuite nous rentrions, la journée était finie.

Cela se passait en mai et juin. Les orges, les seigles et les avoines grandissaient à vue d'œil; dans l'enclos de maître Jean, rien ne poussait encore.

Mon père m'avait déjà parlé plusieurs fois des racines du Hanovre, et je lui racontais tout le bien que cette plante pourrait nous faire.

"Dieu le veuille, mon enfant," me disait-il, "nous en avons grand besoin; la misère augmente de jour en jour; les charges sont trop fortes, les corvées nous prennent aussi trop de journées!"

Et la mère criait :

"Oui, surtout quand on est encore forcé de faire celles des autres! Nous avons bien besoin d'une plante qui nous sauve, qu'elle vienne du Hanovre ou d'ailleurs. Cela ne peut pas durer."

Elle avait raison! Malheureusement, on ne voyait encore rien pousser dans l'enclos de maître Jean. Le parrain commençait à croire que le père

Bénédic n'avait pas eu tort de rire ; il songeait à retourner sa terre pour y semer de la luzerne. C'était dur, car on pouvait bien se figurer que tous les gens du pays allaient se moquer de lui pendant des années. Il faut absolument réussir pour que les gueux se taisent ; et voilà pourquoi si peu de gens osent entreprendre quelque chose de nouveau, voilà pourquoi nous restons dans l'ornière : c'est la crainte des imbéciles, de leurs moqueries et de leurs éclats de rire qui retient les hommes entreprenants et courageux. Si nous sommes encore arriérés dans nos cultures, c'est à cela qu'il faut l'attribuer.

Nous étions donc désolés.

Si Chauvel n'avait pas fait alors sa grande tournée en Lorraine, la mère Catherine l'aurait accablé de reproches, car elle lui mettait tout sur le dos.

Un matin, entre quatre et cinq heures, au commencement de juin, je descendais la rue comme à l'ordinaire pour éveiller Nicole, fourrager les bêtes et les conduire à la pâture. Il était tombé beaucoup de rosée pendant la nuit ; le jour se levait rouge et chaud du côté des Quatre-Vents. En passant près de l'enclos, avant de frapper à la porte, je regarde par-dessus le mur, et qu'est-ce que je vois? A droite, à gauche, des touffes de feuilles verdâtres qui s'élèvent partout : la rosée avait amolli la terre, les germes de nos racines sortaient par milliers.

Aussitôt je saute dans le champ, je reconnais que c'est bien vrai, que ces germes ne ressemblent à rien du pays, et je cours derrière la maison ; je frappe aux volets de la chambre où dormaient maître Jean et sa femme ; je frappe comme un malheureux.

Maître Jean crie:

" Qui est là ? "

" Ouvrez, parrain ! "

Il ouvre en chemise.

" Parrain, les racines poussent ! "

Maître Jean était bien en colère d'être réveillé, mais en entendant cela, sa grosse figure fut toute réjouie.

" Elles poussent ? "

" Oui, parrain, de tous côtés, en haut, en bas du champ. Dans une seule nuit elles sont venues."

" C'est bon, Michel," fit-il en se dépêchant de s'habiller, " j'arrive !—Hé ! Catherine, les racines poussent ! "

Sa femme se leva bien vite. Ils s'habillèrent, et nous descendîmes ensemble dans l'enclos. Ils virent que je ne m'étais pas trompé ; les feuilles sortaient à foison, c'était même extraordinaire. Maître Jean dit d'un air d'admiration :

" Tout ce que Chauvel nous avait raconté arrive. Le capucin et les autres vont avoir le nez long ! . . . Ha ! ha ! ha ! quelle chance ! . . . Mais à cette heure, il faut butter les pieds, et je le ferai moi-même. Nous suivrons de point en point ce que nous a recommandé Chauvel. Cet homme est rempli de bon sens, il a plus de connaissances que nous, il faut suivre ses conseils."

Dame Catherine l'approuvait.

Nous rentrâmes ensuite à l'auberge. On ouvrit les fenêtres, j'allai fourrager le bétail et je partis sans rien dire à personne, étant moi-même trop étonné. Mais une fois au vallon, comme les autres garçons criaient :

"Voici le Hanovrien!"

Au lieu de me fâcher, je leur répondis glorieusement:

"Oui, oui, je suis celui qui portait le sac de maître Jean, je suis Michel."

Et voyant qu'ils s'étonnaient:

"Allez voir là-haut," leur dis-je en montrant l'enclos avec mon fouet, "elles poussent, nos racines, et plus d'un gueux sera content d'en avoir dans sa cave!"

J'étais tout fier. Les autres se regardaient surpris; ils pensaient:

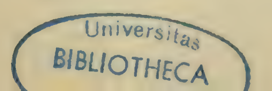
"C'est peut-être vrai!"

Mais ensuite ils se mirent à siffler, à crier, et je ne leur répondis plus; l'envie de me battre était passée; j'avais eu raison, c'était bien assez pour moi.

Lorsque je rentrai, vers six heures, on ne disait encore rien au village; seulement, le lendemain, le surlendemain et les jours suivants, le bruit se répandit que les racines de Jean Leroux poussaient, et que ce n'étaient ni des raves, ni des navets, mais une plante nouvelle. Du matin au soir, des gens se penchaient sur notre mur et regardaient en silence; ils ne se moquaient plus de nous! Le parrain nous avait aussi recommandé de ne rien leur dire, parce qu'il vaut mieux que les gens reconnaissent eux-mêmes leurs torts, sans qu'on leur fasse de reproches.

Malgré cela, maître Jean lui-même, un soir que le capucin passait avec sa bourrique, ne put s'empêcher de lui crier:

"Hé! père Bénédic, voyez donc! le Seigneur a



béni la plante des hérétiques; voyez comme elle vient!"

"Oui," répondit le capucin en riant, "j'ai vu ça, j'ai vu ça! Que voulez-vous? Je croyais qu'elle venait du diable, elle vient de Notre-Seigneur. Tant mieux . . . tant mieux! nous en mangerons tout de même, si elle est bonne, bien entendu."

Ainsi, les capucins avaient toujours raison: quand une chose réussissait, le Seigneur l'avait faite; quand elle tournait mal, c'était le diable, et les autres devaient seuls supporter la perte.

Que les hommes sont bêtes d'écouter des êtres pareils! Autant les enfants, les infirmes et les vieillards méritent d'être secourus, autant les fainéants méritent d'être chassés. C'est une grande consolation pour moi de ne leur avoir jamais rien donné. Tous les gueux, capucins ou non, qui se présentent à la ferme, sont reçus par mon ordre, dans la cuisine, à midi. Ils voient les domestiques et les servantes, frais et joufflus, autour de la table, en train de manger et de boire un bon coup, comme cela doit être lorsque l'on travaille ferme et longtemps. Cette vue leur ouvre l'appétit. Mon garçon de labour, le vieux Pierre, entre deux grosses bouchées, leur demande:

"Que voulez-vous?"

S'ils commencent à faire leurs grimaces, on leur présente le manche d'une pioche ou d'une pelle, on leur offre de l'ouvrage; presque toujours, ils s'en vont la tête basse, en pensant:

"Il paraît que ces gens-là ne veulent pas travailler pour nous. . . . Quelle mauvaise race!"

Et moi, sur ma porte, je ris en leur souhaitant bon voyage.

Si l'on avait fait la même chose aux capucins et à tous les paresseux de cette espèce, ils n'auraient pas réduit les paysans à la misère, et dévoré pendant des siècles le fruit de leur travail.

Mais il faut que je vous raconte maintenant la floraison et la récolte de nos pommes de terre, et ce qui mit Jean Leroux en plus grande estime et considération encore qu'il n'était avant dans le pays.

En juillet, l'enclos de maître Jean se voyait de la côte de Mittelbronn, comme un grand bouquet vert et blanc, les tiges montaient presque au niveau du mur.

Durant ces grands jours de chaleur, quand tout semble dessécher dans les champs, c'était une joie de regarder nos belles plantes s'étendre de plus en plus ; il ne fallait qu'un peu de rosée le matin pour les entretenir dans leur fraîcheur ; et l'on se figurait au-dessous les grosses racines en train de s'allonger et de prendre du corps.

Nous y rêvions pour ainsi dire toujours, et le soir, nous ne parlions plus que de cela ; les gazettes elles-mêmes étaient oubliées, parce que les affaires du Grand-Turc et de l'Amérique nous intéressaient moins que les nôtres.

Nous voyions bien, au commencement de septembre, que toutes les fleurs étaient tombées et que les pieds se desséchaient de jour en jour ; nous pensions :

" Il est temps de sortir les racines ! "

Mais le parrain disait :

"Chauvel nous a prévenus qu'on les sort en octobre. Au 1er octobre, nous essayerons par un pied, et s'il faut encore attendre, on attendra."

C'est ce qu'il fit le 1er octobre au matin, par un temps de brouillard. Vers dix heures, maître Jean sortit de la forge; il entra dans la cuisine, prit une pioche derrière la porte et descendit dans l'enclos.

Nous le suivions.

A la première touffe, il fit halte et donna son coup de pioche. Et quand il eut enlevé la motte et que nous vîmes ces grosses pommes de terre roses tomber autour; quand nous vîmes qu'au second, qu'au troisième coup, il en sortait autant, et que cinq ou six pieds remplissaient la moitié d'un panier, alors nous nous regardâmes bien étonnés! Nous ne pouvions en croire nos yeux.

Maître Jean ne disait rien. Il fit quelques pas, prit un autre pied au milieu du champ, et donna un nouveau coup de pioche. Ce pied avait autant de pommes de terre que les autres et de plus belles; c'est pourquoi le parrain s'écria:

"Je vois maintenant ce que nous avons; il faut que l'année prochaine, mes deux arpents sur la côte soient plantés de ces racines; et le reste, nous le vendrons un bon prix; ce qu'on donne pour rien aux gens, ils le regardent aussi comme rien."

Sa femme avait ramassé les pommes de terre dans un panier; il le prit, et nous rentrâmes à la maison.

Dans la cuisine, maître Jean me dit d'aller chercher Chauvel, rentré depuis la veille au soir, d'une longue tournée en Lorraine. Il demeurait avec sa petite Marguerite à l'autre bout des Ba-

raques. Je courus le prévenir, et tout de suite il arriva, pensant bien que maître Jean venait de déterrer ses racines, et souriant d'avance.

Comme il entrait dans la cuisine, le parrain, les yeux brillants de joie, lui montra le panier au bord de l'âtre, en s'écriant :

"Voilà ce qui vient de six pieds, et j'en ai déjà mis autant dans la marmite."

"Oui, c'est ça," répondit Chauvel sans paraître étonné, "c'est bien ça ; je vous avais prévenu."

"Vous dînez avec nous, Chauvel," dit maître Jean, "nous allons les goûter ; et si c'est bon, ce sera la richesse des Baraques."

"C'est très-bon, vous pouvez me croire," fit le colporteur ; "c'est surtout une très-bonne affaire pour vous ; rien que sur la semence, vous gagnerez quelques centaines de livres."

"Il faut voir," s'écria maître Jean, qui ne se tenait plus de joie, "il faut voir !"

Dame Catherine venait de casser des œufs pour faire une omelette au lard ; elle avait déjà dressé la grande soupière, où fumait une bonne soupe à la crême. Nicole descendit à la cave remplir la cruche de petit vin blanc d'Alsace, et puis elle remonta mettre la table.

Le parrain et Chauvel entrèrent dans la salle. Ils comprenaient bien que ces racines allaient être une bonne affaire ; mais de croire qu'elles changeraient l'état du peuple, qu'elles aboliraient la famine et qu'elles feraient plus pour le genre humain que le roi, les seigneurs et tous ceux qu'on élevait jusqu'aux nues, une idée pareille ne pouvait leur venir ; sur-

tout à maître Jean, qui voyait principalement son profit dans la chose, sans pourtant oublier tout à fait le reste.

"Pourvu qu'elles aient seulement le goût des navets," disait-il, "je n'en demande pas plus."

"Elles sont bien meilleures. On peut les manger de mille façons," répondait Chauvel. "Vous devez bien penser que si je n'avais pas été sûr que la plante était bonne, utile pour vous et pour tout le monde, je n'aurais pas mis ces pelures dans mon panier,—il est assez lourd sans cela!—et je ne vous aurais pas conseillé d'en planter dans votre enclos."

"Sans doute! Mais on peut pourtant dire son mot. Moi, je suis comme saint Thomas, il faut que je voie, que je tâte," dit maître Jean.

Et le petit calviniste, riant en dessous, lui répondit:

"Vous avez raison! Mais vous tâterez . . . voici que Nicole dresse la table . . . ce ne sera pas long."

Tout était prêt.

En ce temps, les domestiques et le maître mangeaient ensemble, mais la servante et la femme du maître servaient; elles ne s'asseyaient à table qu'après le repas.

Nous venions donc de nous asseoir, maître Jean et Chauvel contre le mur, d'un côté; la petite Marguerite et moi de l'autre; on allait manger, quand le parrain s'écria:

"Hé! voici Christophe!"

C'était M. Christophe Materne, curé de Lutzelbourg, un homme grand, roux et crépu, comme tous les Materne de la montagne. Le parrain

l'avait vu passer devant nos fenêtres ; nous l'entendions déjà trépigner sur les marches dehors, pour détacher la glèbe de ses gros souliers ferrés, et presque aussitôt il entra, ses larges épaules en voûte sous la petite porte, le bréviaire sous le bras, son grand bâton de houx à la main, et le tricorne râpé sur sa grosse chevelure grisonnante.

"Ah! ah!" s'écria-t-il d'une voix terriblement forte, "je vous retrouve encore ensemble, parpaillots! . . . Vous complotez bien sûr de rétablir l'Édit de Nantes?"

"Hé! Christophe, tu arrives bien," lui répondit maître Jean tout joyeux; "assieds-toi. . . . Regarde . . . je levais le couvercle de la soupière."

"C'est bon," répondit le curé d'un air de bonne humeur, en accrochant son tricorne au mur et déposant son bâton près de l'horloge, "c'est bon . . . je te vois venir . . . tu veux m'apaiser; mais cela ne va pas, Jean! Ce Chauvel te gâte; il faut que je le signale au prévôt."

"Et qui fournira des Jean-Jacques à MM. les curés de la montagne?" fit Chauvel avec malice.

"Taisez-vous, mauvaise langue," répondit le curé, "tous vos philosophes ne valent pas un verset de l'Évangile."

"Hé! l'Évangile," s'écria le petit calviniste; "nous n'avons jamais demandé que cela, nous autres!"

"Oui, oui," fit M. Materne, "vous êtes de braves gens . . . nous le savons, Chauvel; mais nous connaissons aussi le dessous des cartes."

Puis s'adressant à Marguerite et à moi, et passant sa grande jambe entre nous deux

“Allons, mes enfants,” dit-il avec douceur, “faites-moi place.”

Nous nous serrions. repoussant nos assiettes à droite et à gauche. Enfin, M. le curé s'assit; et, pendant qu'il mangeait sa soupe, moi sur le bout du banc, je le regardais du coin de l'œil, sans oser lever le nez de mon assiette, tellement je lui trouvais l'air terrible, avec ses grands yeux gris, sa tête crépue et ses mains de géant!

C'était pourtant le meilleur des hommes que ce brave curé Christophe. Au lieu de vivre tranquillement du produit de la dîme et de mettre quelque chose de côté pour ses vieux jours, comme beaucoup de ses confrères, il ne pensait qu'à travailler et à se dévouer pour les autres. En hiver, il tenait lui-même l'école de son village; et, pendant les beaux jours, quand les enfants conduisaient les bêtes à la pâture, il taillait du matin au soir, dans la pierre ou le vieux chêne, des images de saints et de saintes pour les paroisses qui n'avaient pas le moyen d'en acheter. On lui amenait le morceau de bois ou le bloc de pierre, et il vous renvoyait le saint Jean, la sainte Vierge ou le Père éternel.

Maître Jean et M. Materne étaient du même village; c'étaient deux vieux amis, ils s'aimaient bien.

“Hé! dis donc, Christophe,” s'écria tout à coup le parrain, qui venait d'achever sa soupe, “est-ce que tu commenceras bientôt ton école?”

“Oui, Jean, la semaine prochaine,” répondit M. le curé. “C'est même pour cela que je suis en route; je vais à Phalsbourg chercher du papier et des livres.

Je pensais commencer le 20 septembre, mais il a fallu finir un saint Pierre pour la paroisse d'Aberschwiller, qui rebâtit son église. J'avais promis, j'ai voulu tenir ma promesse."

"Ah! bon! Alors, c'est pour la semaine prochaine."

"Oui, lundi prochain, nous commencerons."

"Tu devrais bien prendre ce garçon-là," dit le parrain en me montrant; "c'est mon filleul, le fils de Jean-Pierre Bastien. Je suis sûr qu'il apprendrait de bon cœur."

En entendant cela, je devins tout rouge de plaisir, car je désirais depuis longtemps aller à l'école.

M. Christophe s'était retourné de mon côté:

"Voyons," fit-il en posant sa grosse main sur ma tête, "regarde-moi."

Je le regardai les yeux troubles.

"Comment t'appelles-tu?"

"Michel, monsieur le curé."

"Eh bien! Michel, tu seras le bienvenu. La porte de mon école est ouverte pour tout le monde; plus il vient d'écoliers, plus je suis content!"

"A la bonne heure," s'écria Chauvel, "voilà ce qui s'appelle parler!"

Et maître Jean, levant son verre, porta la santé de son ami Christophe.

Ceux qui vont aujourd'hui tranquillement à l'école de leur village, et qui reçoivent en quelque sorte pour rien les leçons d'un homme instruit, honnête, et très-souvent capable de remplir une meilleure place, ceux-là ne se figurent pas combien d'autres avant la Révolution, auraient envié leur sort. Ils

ne se figurent pas non plus la joie d'un pauvre garçon comme moi, lorsque M. le curé voulut bien me recevoir, et que je me dis :

" Tu sauras lire, écrire ; tu ne vivras pas dans l'ignorance, comme tes pauvres parents ! "

Non, ces choses, il faut les avoir senties ; il faut avoir vécu dans un temps pareil. Aussi les malheureux qui ne profitent pas d'un si grand bienfait, sont bien à plaindre ; ils sauront un jour ce que c'est de traverser la vie au dur service des autres ; ils auront le temps de se repentir. Moi, j'étais en quelque sorte ébloui de mon bonheur ; j'aurais voulu courir à la maison, prévenir mon père et ma mère de ce qui m'arrivait : je ne tenais plus en place !

Tout ce qui me revient encore de ce jour, c'est qu'après l'omelette, la mère Catherine apporta les pommes de terre dans une corbeille. Elles étaient cuites à l'eau, blanches, les pelures crevées ; la farine en tombait, et M. Christophe demandait en se penchant :

" Qu'est-ce que c'est, Jean ? D'où cela vient-il ? "

Le parrain nous ayant dit d'en goûter, on trouva ces racines tellement bonnes, que toute la table disait :

" Nous n'avons jamais rien mangé d'aussi bon ! "

M. le curé, apprenant que c'étaient là justement ces racines dont tout le pays s'était moqué, et qu'un quart d'arpent allait en donner au moins quinze sacs, ne voulait pas le croire :

" Ce serait trop beau," disait-il ; " ce n'est pas possible ! "

Et comme, à force de manger et de nous extasier, cela ne glissait plus, la mère Catherine vida un grand pot de lait dans une écuelle, pour nous aider. Alors les bras ne faisaient plus qu'aller et venir; tellement qu'à la fin M. Christophe dit, en posant sa cuillère sur la table :

" C'est assez, Jean, c'est assez ! On serait capable de se faire du mal ; c'est trop bon ! "

Nous pensions tous comme lui.

Avant de partir, M. le curé voulut voir notre enclos. Il se fit expliquer la manière de cultiver les racines du Hanovre ; et quand Chauvel lui dit qu'elles venaient encore mieux dans les terrains sablonneux des montagnes, que dans les terres fortes de la plaine, il s'écria :

" Écoutez, Chauvel ! En apportant ces pelures dans votre panier ; et toi, Jean, en les plantant dans ta terre, malgré les moqueries des capucins et des autres imbéciles, vous avez plus fait pour notre pays, que tous les moines des Trois-Évêchés depuis des siècles. Ces racines seront le pain des pauvres ! "

Il recommanda ensuite au parrain de lui conserver de la semence, disant qu'il voulait la mettre dans son jardin, pour donner l'exemple ; et qu'il fallait que, dans deux ou trois ans, la moitié du finage de sa paroisse fût plantée de ces bonnes racines. Après quoi il partit pour Phalsbourg.

C'est ainsi que les pommes de terre sont venues dans notre pays. J'ai pensé que cela ferait plaisir aux paysans de l'apprendre.

L'année suivante, le parrain en mit dans son champ carré, sur la côte, et il en récolta plus de

soixante sacs ; mais le bruit s'étant répandu qu'elles donnaient la lèpre, personne ne voulut en acheter, sauf Létumier, des Baraques, et deux laboureurs de la montagne. Heureusement, l'automne d'après, la nouvelle arriva dans les gazettes qu'un brave homme, nommé Parmentier, avait planté de ces racines aux environs de Paris, qu'il les avait présentées au roi, et que Sa Majesté en avait mangé ! Alors tout le monde voulut en avoir, et maître Leroux, que la grande bêtise des gens avait fâché, leur vendit sa semence très-cher.

NOTES.

Page 3.

2. *du peuple et des bourgeois.* The word *peuple*, which properly means 'nation,' serves, by a modern refinement, to designate 'the lower class.' Thus: *homme du peuple*, 'man of the lower class;' *fils*, or *fille du peuple*, 'young man, or young woman of the lower class.' The word *bourgeois* comprehends the whole 'middle class.' These two classes together constituted what was called, before the Revolution, *le tiers état*, 'the third estate.' The first estate was the clergy, the second the nobility.

—. *les nobles.* Before the Revolution, the proportion of nobles to commoners was 1 in 250. In France the number of *nobles* or titled persons tended to increase, because all the sons of a titled father were themselves titled; in England the number of titled persons naturally tends rather to decrease. An earl's younger son, *e.g.*, is by courtesy entitled 'Honourable,' but transmits no title to his children.

3. *savants. Savant* means a 'learned man;' *homme d'esprit*, a 'man of *mind*,' *i.e.* talent.

6. *veiller à.* Also, with slightly different meaning, *veiller sur.* Thus: *le père veille sur la conduite du fils. Veiller à* means 'to watch and work at;' *veiller sur*, 'to keep an eye upon.' Render here by 'to mind.'

7. *on le sait bien.* When, as here, the antecedent clause is placed after the relative clause, it is proper in French, but improper in English, to indicate the object or subject a second time. The object of *sait* is really *ce*, and *le* is grammatically superfluous.

9. *vous saurez.* Translate this future by 'you must know.'

—. *l'office et seigneurie de Phalsbourg.* The word *office* here means 'jurisdiction,' as in, *e.g.*, the term *le saint office*, 'the tribunal of the Inquisition.' *Seigneurie* means either the terri-

torial rights of the lord of a manor, or the territory over which he exercised those rights. Translate, 'the manorial jurisdiction and rights of the lords of the manor of Phalsbourg were exercised over five dependent villages.'

10. *Phalsbourg.* This fortified town is situated in what used to be the department of the *Meurthe* (named after the river Meurthe), on the western slope of the Vosges, in the province of Lorraine. The road from Paris to Strasbourg runs through the town, entering by the West or French Gate, and passing out by the East or German Gate. When Alsace and the north-east part of Lorraine were taken from France by Germany in 1871, Phalsbourg (Pfalzburg) became German.

—. *avait cinq villages en dépendant.* Lit. 'held five villages in fee.' *En dépendant* is a feudal phrase, now, of course, obsolete. These five villages were fiefs of the manor of Phalsbourg.

12. *les gens de la ville, ceux,* etc. Adjectives, when they follow *gens*, and all other words referring to *gens*, are masculine.

15. *serfs.* The *serf* or *vilain* was *ascriptus glebæ*, or 'bound to the soil,' compelled to live his whole life in the manor or parish in which he was born, and subject to all sorts of harassing exactions and oppression. The passing of the Statute of Labourers, when wages rose after the great plague in 1349, forbidding labourers to leave their parishes, proves that the condition of 'serfdom' was already practically obsolete in England four centuries before the French Revolution. Pronounce the *f* both in the singular and plural; but in *œuf*, *bœuf*, *nerf*, *cerf*, only in the singular.

17. *prévôt.* While the English Government tended to become popular, the French tended to become absolute. Louis XIV. (1643–1715) and Louis XV. (1715–1774) were absolute monarchs. The *prévôt*, a crown officer, administered justice at the *maison commune* as supreme municipal authority, and could condemn to the gallows. The *maison commune*, a name still used, is now the *mairie* in small towns, *hôtel de ville* in large. The functions of the *prévôt* resembled those of the English mayor, being judicial. The functions of the modern French *maire* are administrative. See note to p. 4, l. 20.

19 *les alignements.* This word, properly denoting a row of any objects, is specially used for the line followed by houses in a street.

21. *pas une maison n'était.* Render by 'not a single.' *Pas un* followed by *ne* is more emphatic still than *aucun . . . ne, nul . . . ne.*

—. *toutes étaient couleur de crépi.* The noun *couleur* is in apposition to *toutes les maisons*, and therefore takes no article. Being in apposition, it is equivalent to an adjective: 'mortar-*coloured*.'

24. *vitraux de plomb.* An ordinary pane of glass is *vitre; vitraux* (masculine plural of *vitrail*, not used) means properly the stained-glass windows of a church, which are composed of little panes of glass set in *lead*. The word is here used to denote the old-fashioned 'diamond-paned' windows.

Page 4.

5. *chapeaux à cornes.* The preposition *à* here, as it often does, corresponds to 'with.' Thus: *un postillon à lourdes bottes*, 'a postillion with heavy boots.' It is often convenient to render *à* with its noun in such cases by an adjective.

— *leurs habits . . . tombant.* *Tombant* does not agree with *habits*, because the French present participle is (with some cases of possible exception) invariable. The present participle is, however, often used as an adjective. Then it agrees.

7. *une fois par jour.* In stating amounts proportioned to TIME, render 'a' by *par*. Thus: render 'eighteen shillings a WEEK' by *dix-huit francs* PAR *semaine;* 'eighteen shillings a POUND' is *dix-huit francs la livre.*

10. *cela se passait.* *Se passer* means (1) 'to happen;' (2) when followed by *de*, 'to do without.'

13. *grand'mère.* The adjective *grand* (Latin, *grandis*) had originally the same termination both for *masculine* and *feminine*, because Latin adjectives in *-is* have no feminine inflection. The apostrophe therefore in *grand'rue, grand'peur, grand'chose*, etc., is really misleading; *e* is not elided, because there never was an *e*.

14. *les souliers.* The ordinary wear was, and is, *sabots*, 'wooden clogs.' *Souliers*, 'leather shoes,' were only for high days. Leather used to be durable.

16. *les petites vitres éborgnées.* Observe that *éborgnées* is predicate, not attribute.

19. *qui passe.* A French relatival clause often best renders an English present participle.

—. *toque.* A hat with narrow brim, flat at the top, caught into folds round the edge. It is the official headgear in France, worn by judges, barristers, professors, etc.

20. *mairie.* Every *commune* (parish)—the smallest French political division of the country—has its *maire* and its *mairie*, or *maison commune.* In the large towns, the *mairie* is more properly called *hôtel de ville*, or town hall. Paris has, in addition to the *hôtel de ville*, twenty *mairies*, one for each *arrondissement.* The smallest country parish in France has, then, a *maire*, who is its official head. He is responsible for the issue of police regulations, administers the property of the commune, is the only person legally qualified to solemnize a marriage, wears officially a tricoloured sash, and is altogether a different person to the English mayor. At the *mairie* are kept the registers of birth, marriage, and death. The banns of marriage are published by papers called *Publications de mariage*, which are affixed to a notice-board in the *mairie.*

22. *les capucins. La capuce* is a 'cowl.' A *capucin* is a monk of the order of St. Francis.

25. *le collège. L'enseignement secondaire*, or 'higher instruction,' is given in France in the *lycées* or *collèges*, which correspond to our Grammar Schools. Both the *lycées* and the *collèges* are supported by the State, both give the same instruction. The *lycées* are ancient foundations. Some important towns, therefore, have by chance no *lycée.* Paris has *le lycée Charlemagne, le lycée Louis-le-Grand, le lycée Henri IV.*, etc.

27. *pour nous autres malheureux. Autre* is often used in French to express, not addition, but contrast, e.g. *nous autres Français* means not 'we other French,' but 'we others who are French,' —'we who are different to you English in being French.' Do not translate *autre* in such cases.

Page 5.

1. *ils en avaient*, etc. In translating, omit *en*, which depends upon *autres*.

2. *Lorraine.* This ancient province, on the division of France into departments by the National Assembly, in 1789, was divided into four departments: Meuse, Moselle, Meurthe, Vosges. It is a mountainous district, rich in metals, timber, corn, wine, hops.

8. *en prés.* Do not translate *en*, which means, lit., 'in the state of.'

—. *les terres de labour, en labour.* Translate 'arable lands, in cultivation.' *Terre en labour* is 'land prepared to receive seed.'

10. *le curé.* The *curé* is the parish priest who has a *cure*, or benefice. He corresponds to an English vicar.

—. *sa dîme.* The *dîme* (Latin, *decima*) is the tenth part or tithe. In England, the representative of the parish priest used to go into the harvest field, taking every tenth sheaf; into the stye, taking every tenth pig.

11. *parcours.* The right of pasturing cattle from canton to canton. The canton is a judicial division under the *juge de paix*, or magistrate, and comprises, in the country, several *communes.*

18. *dans l'année.* The preposition *dans* marks the time within which a thing is done, *en* the time actually employed.

27. *les galères.* French convicts are now employed on public works, as in England. Galleys, some of which were 166 ft. by 32 ft., rowing 52 oars, were employed in the Mediterranean till the end of the eighteenth century. Proverbs are: *travailler comme un forçat*, and *souffrir comme un galérien.* English also has 'to work like a galley slave.'

28. *le droit de troupeau à part.* For 'separate herd' substitute, in translating, 'separate pasture.'

Page 6.

2. *le droit de colombier.* Since pigeons eat huge quantities of grain, pulse, etc., the lords of manors in England also jealously reserved to themselves this (lit.) 'right of dovecot,' or 'right of keeping pigeons.'

3. *semer double pois, double vesces.* *Double* stands in the singular before the plurals *pois* and *vesces*, because it agrees with neither. The meaning is not 'to sow double peas,' but 'to sow peas double,' *i.e.* doubly, in double quantity. *Double* is here used adverbially.

7. *bichets.* This is an ancient measure equal to twenty-two pounds or three gallons. The modern French system of money, weights, measures, is decimal. The unit of measures of capacity is the *litre*, = 1·761 pint English.

11. *il lui devait de faucher*, etc. The object of *devait* is the sentence *de faucher*, etc. Lit. 'he owed him the mowing.'

14. *A peine.* This is not the adverbial phrase. *Peine* here is 'penalty.'

—. *gros.* The *gros de Lorraine*, a coin in provincial use, was worth $\frac{1}{8}$ oz. of silver. The present value of silver—it was then worth much more—is about 45*d.* an oz.

18. *par journée.* See note to p. 4, l. 7.

20. *corvée.* This word, from Low-Latin *corrogata* (opera)—*corvada* (ninth century)—meant strictly 'gratuitous labour on the roads.' From this statute labour the nobility only were exempt. *Corvée* was also used to mean rent paid in service. It now means any very disagreeable task.

21. *du four banal.* *Ban* was: (1) summons to vassals to follow their lord to war; (2) district over which the summons was made. *Banal* is, then, what was *common* to the *ban*, or manor. The word now means 'common,' in a bad sense, 'paltry,' 'trivial.' Of course the *four banal*, *moulin banal*, etc., which were really profitable monopolies of the lord, were not popular in their day. Cf. Scott's "Monastery," ch. xiii.

26. *Ce qu'on peut se figurer de pire.* *De pire* depends on *ce que.* Cf. *quelque chose de bon*—*personne de blessé.* Lit., 'what worst one may picture to one's self.' Render, 'the worst thing you can imagine.'

28. *alors que.* The addition of *que* makes the adverb *alors* equivalent to the conjunction *lorsque.*

—. *religieux* are men in regular 'monastic orders.' Thus *mettre une fille en religion*, is to make a girl a 'nun,' a *religieuse.*

29. *chanoines.* 'Canons' were: (1) regular, confined to a monas-

tery; (2) secular, living by RULE (Greek, *kanōn*), who visited the laity, till the institution of parish priests relieved them of their duties.

—. *carmes.* Carmelites, or of the Order of Mount Carmel; called *déchaussés*, or bare-footed, from wearing sandals, thus showing the bare feet.

—. *mendiants.* Begging friars. *Les Frères Mendiants* were powerful as an Order as late as the end of the fifteenth century. They are satirized in contemporary literature as lovers of good eating.

31. *écrasant.* See note to p. 4, l. 5.

Page 7.

3. *d'y parvenir.* The pronominal *y* stands for the whole sentence, *à exterminer les malheureux paysans.* Translate 'to gain their end.'

10. *la mort de Stanislas.* The Duchy of Lorraine was established in the tenth century. The dukes were vassals of the Emperors, but in course of time they acquired fiefs held under the French crown. In the sixteenth century, Lorraine was declared a free and independent sovereignty by the Germanic body. Duke Charles III. was dispossessed by Louis XIII. of France, received restitution by the Treaty of the Pyrenees, and was again dispossessed (1670) by Louis XIV. Restitution was made to his grandson Leopold (Treaty of Ryswick, 1697). François Étienne, who succeeded, married Maria Theresa of Austria. Previous to his marriage, he acquiesced in a treaty between France and the empire, by which Lorraine was ceded to Stanislas Leczinski, ex-king of Poland, and father-in-law of Louis XV. of France. On the death of Stanislas, the province was to be united to France. Stanislas died 1766, and Lorraine was incorporated with France.

11. *la taille* was so called because the collector of the tax made use of 'tallies' of wood. An ancient method of keeping accounts was to mark expenditure and receipts by cuts (*entailles*) on a piece of wood ('tally' = *taille*).

14. *les meubles.* One of the modern French direct taxes is *la con-*

tribution mobilière, which is proportioned to the rent or value of a furnished house or apartment.

18. *la ferme.* This term is equivalent to 'duty,' because the customs duties were farmed out or let to a contractor (*fermier des impôts, fermier général*), who paid the Government the estimated produce of the duty, in the expectation that he would actually collect more than he paid the Government. Necker, Finance Minister, 1776–'81, substituted provincial assemblies of notables for the assessment of taxes in place of *les fermiers généraux.*

20. *la gabelle.* This tax on salt weighed more heavily on the people than any other. The amount varied in different districts. Thus in Lorraine and Alsace salt cost, by the addition of the duty, 6 to 18 times the market price; in inland North France, 27 to 31 times the market price. Smuggling two pounds of salt brought a labourer more money than a day's work.

21. *encore si les princes . . . s'ils avaient*, etc. Render *encore si* (lit. 'still if') by 'notwithstanding if,' or 'if after all.' Since the subjects, *les princes*, etc., stand a long way from their verb, *avaient employé* being separated from it by the relative clause, they are summed up in *s'ils.*

22. *qui gardaient . . . depuis des siècles.* To be exact, when an action or state is spoken of as continued out of one time into another, two tenses should be used. English prefers, 'they had been keeping for centuries;' French, 'they were keeping since centuries.' The true sense is, 'they had been and they still were.'

25. *droits, redevances, et impositions. Droits* (in the plural) means 'taxes;' *redevance* is an annual 'rent' or 'charge,' paid either in money or kind; *imposition* is a general term for a 'burden,' whether of direct or indirect taxation.

32. *Louis de Rohan.* This man acquired infamous notoriety through his attempt to corrupt Queen Marie Antoinette, wife of Louis XVI., by the gift of a magnificent "diamond necklace." The cardinal was duped by a young woman, who, at the instigation of the queen's enemies, personated the queen and received the necklace and the affair became public.

Page 8.

7. *une demi-lieue.* Remember that *demi* joined by a hyphen either to a following noun or adjective is invariable. Thus: *des femmes demi-mortes.* The old French *lieue de poste* was 2 miles 743 yards (English). The French now measure by the kilomètre (0·621 mile English).

9. *au roi de Versailles.* The English idiom requires 'at Versailles.'

10. *cordeliers.* Monks of the order of St. Francis, who wear a rope (*corde*) for a girdle.

12. *la Saint Sylvestre.* St. Sylvester's Day, *i.e.* December 31. The article in the feminine, agreeing with *fête* understood, is used before the names of Saints' Days. Thus: *la Saint-Jean.*

13. *les baillis.* They were appointed by the Crown to administer justice in the name of the lords of manors. For the division of France into *bailliages*, or districts, administered by a *bailli*, was substituted, by the National Assembly in 1789, the division into *départements* administered by a *préfet.*

—. *les sénéchaux.* They were Crown officers of justice; their court was inferior to that of the *baillis.* The district over which their authority extended was a *sénéchaussée.*

—. *les gardes-notes.* The ancient title of *notaires*, attorneys. *Garde*, in composition, is a noun standing for *gardien*, when the compound denotes a person, and takes the mark of the plural, e.g. *des gardes-chasse;* it is a verb, and remains invariable, when the compound denotes a thing, e.g. *des garde-manger.*

15. *épices.* In the plural, this word means 'fees,' the right to take which was formerly a privilege of the judges.

26. *devenir officier.* A noun in the predicate, which describes the subject is adjectival in force, and takes no article in French; thus: *il est*, or *il est devenu officier.* But *c'est* UN *officier*, because the meaning is, 'this particular man is one among officers.'

28. *la permission*, etc. Begging, and poverty in general, has always been considered of doubtful legality in the northern countries of Europe. As Edie Ochiltree was a privileged beggar

in Scotland, so the French veterans received the royal privilege of becoming legalized beggars.

31. *les primes.* Render by 'the bounty.'

32. *arrêtaient.* This verb is transitive, though the object is not expressed.

Page 9.

3. *pendre.* This verb is transitive, and *une douzaine* is its object. In English the verb 'hang' must here be put in the passive, and 'dozen' must be made the object of the verb 'see.'

—. *bien.* Render by '*fully* a dozen.'

4. *la guerre de Sept ans.* The Seven Years' War began in 1756. France combined with Austria and Prussia against Frederic II., the Great, of Prussia, whose only ally was England.

9. *chacun se représente.* The indicative, *représente,* has here a potential meaning, 'can represent.'

—. *l'ancien régime.* There is no English equivalent for this phrase, which is commonly used to denote the 'old political system' before the French Revolution.

10. *les religieux.* See note to p. 6, l. 28.

17. *couleur café au lait.* See note to p. 3, l. 21. The preposition *à* with the definite article marks an ingredient. Thus: *soupe aux choux,* 'cabbage soup.'

19. *bœufs de labour.* Render by 'working (lit. 'ploughing') oxen.' On the continent cows may be seen in the plough, dogs drawing little carts in the street.

21. *l'École polytechnique.* There are four great military schools under the orders of the French Minister for War (*le ministre de la guerre*): *l'École de Saint-Cyr, l'École polytechnique, l'École de la Flèche, l'École de cavalerie de Saumur.*

23. *l'inspecteur des forêts.* On the continent there are large forests under State control. They are maintained as much for the prevention of drought as for the supply of wood.

25. *le commandant du génie.* A 'major' is *commandant* or *chef de bataillon.*

27. *être médecin.* See note to p. 8, l. 26.

28. *il s'est déjà fait recevoir bachelier.* Lit. 'he has already had

himself received bachelor.' The *baccalauréat*, or degree of B.A., B.Sc., etc. (French, *bachelier ès lettres, bachelier ès sciences*), is conferred by the different *Facultés* of French University towns upon both resident and non-resident students after a written and oral examination. *Faculté*, properly the body of teachers, is also used for the colleges where lectures are delivered. The French degrees are: (1) *baccalauréat*; (2) *licence*; (3) *doctorat*.

Page 10.

5. *et que.* The conjunction *que* stands for *quand*; for *que* serves as a REPEATING conjunction in the place of all others. Thus: 'if . . . and if' is *si* . . . *et que* (with subjunctive).

7. *les poussins.* "What, all my pretty chickens!"—Macbeth, Act IV., Scene 3.

8. *tout du long.* Render by 'at full length.' 'To fall at full length' is *tomber de tout son long.*

11. *pommiers blancs.* It is, apparently, the month of May.

13. *qui chantent.* See note to p. 4, l. 19.

16. *hennissent.* Pronounce *hannissent.*

18. *mes pauvres père et mère.* The definite article and the possessive adjective should not be used in the plural to agree with two nouns in the singular, or with two nouns of different numbers. For the sake of convenience, this rule is transgressed by familiar and official language, e.g. *vos nom et prénom, les président et juges.*

22. *vermoulue = moulu par les vers*; lit. 'milled,' *i.e.* pulverized by 'worms,' worm-eaten.

25. *courageuse.* This adjective often means 'patiently industrious.' Translate similarly, e.g., *il travaille avec courage.*

29. *je pleure.* A Frenchman is not ashamed to let it be seen when he is pleased or grieved.

31. *nous tirer jusqu'au dernier liard. Nous* is dative, governed by a verb of 'taking;' the object is to be found in the *sense* of *jusqu'au*, etc., for 'up to the last' is the same as 'the very last.' Cf. *c'est une carte, où se trouvent indiqués jusqu'aux plus petits chemin*.

32. *liard.* Before the year 1795 accounts were kept in *livres*, worth 20 *sous*, or 240 *deniers*. The *liard* was a copper coin, named

from its inventor, and worth three *deniers*. The *livre* corresponded to the *franc*. There were formerly two kinds, Tournois and Parisis, each of 20 *sous*; but the *sou* Parisis was worth 1¼ of a *sou* Tournois. Accounts are now kept in *francs* and *centimes:* one franc is worth 100 centimes. Of the old terms only *sou* remains in common use. A piece of five centimes is called a *sou*. Thus a five-franc piece is sometimes called *une pièce de cent sous*, and, *e.g.*, a market woman will say *c'est deux sous* (=1*d*. English), not *c'est dix centimes*.

Page 11.

1. *n'y font rien*. Lit. 'do nothing to it.' Render by 'make no difference to it.'

2. *dire*. Exclamatory infinitive; lit. 'to say!' translate 'to think!'

—. *fils du peuple*. See note to p. 3, l. 2.

3. *des Gros-Jacques, des Gros-Jean*. Proper names in French have no plural; the article shows it. 'Big James' is a village nickname. *Jacques*, in French, corresponds to 'Hodge' in England. Cf. '*rester Gros-Jean comme devant?*'—La Fontaine, *La Laitière et le Pot au lait*.

6. *Canailles*. This word, from Latin *canis*, lit. 'doggery,' is the highest expression of contempt. The use of a collective noun in the plural is colloquial, for properly the singular means, not 'a vile wretch,' but 'a heap of villainy.' Michel argues that three Uriah Heeps make three 'heaps of villainy.' Cf. other collectives in *-aille*, e.g. *valetaille, volaille* (poultry).

7. *me tombe entre les mains*. In speaking of parts of the body, French uses the dative of the personal pronoun, where English uses a possessive adjective. With *entre les mains*, cf. *je me mets entre vos mains*. In both cases there is a metaphor. Distinguish also the use of *à* and of *dans* with *main*. Thus *la main dans la main*, 'hand in hand,' one hand is actually contained in the other; but *chapeau à la main, mettre l'épée à la main*, because the hat or sword are simply held by the hand. Cf. *son enfant à la main*, p. 31, l. 20, lit. 'his child *in his* hand,' *i.e.* 'holding her by the hand.'

9. *pourquoi donc te fâcher?* If the question had been put for information, the text would have been *pourquoi donc est-ce que tu te fâches?* The infinitive, before which one may supply in thought *veux-tu*, shows that the question is a polite form of remonstrance.

11. *le gagne-pain.* Since *gagne* is verbal, meaning *ce qui fait gagner*, it cannot take the mark of the plural. To make *pain* plural would be senseless. Therefore the plural will be *des gagne-pain.* See note to p. 8, l. 13.

14. *nous en avons fusillé.* Although *en* is really the object of the verb, it is not grammatically considered as an accusative case. Therefore the past participle *fusillé* is not put in the plural, as it should be when its object precedes it and is plural.

15. *qui valaient mieux.* Render by 'were worth more.' Cf. *les effets valent mieux que les paroles; il vaut mieux rester que de sortir.*

16. *Condé.* The "great" Condé (1621–1686) won the victory of Rocroy in 1643. The French Revolution began in 1789. A descendant of the great Condé commanded the *émigrés*, or French refugee nobility, on the Rhine. The name is now extinct.

20. *de ces mauvaises gazettes.* The preposition *de* is here partitive, 'some.' Render by 'of this sort.'

23. *il en entre.* French is fond of impersonal constructions, English avoids them.

27. *j'y songe depuis longtemps.* See note to p. 7, l. 22.

28. *ma femme a mis de côté.* Distinguish the use of *de* from the use of *à* with *côté. De* with *côté* gives the force of 'sideways,' 'in the direction of the side;' *à*, 'near, by, at the side.' Thus: *laisser de côté*, 'leave on one side,' 'abandon;' *venez de mon côté, allez de ce côté*, '—in my direction,' '—in this direction;' *du côté de la France*, 'in the direction of France;' but *il se trouvait à mes côtés* (notice the curious plural), '—by my side;' *l'épée se porte au côté.*

31. *faire le bien. Faire le bien* is to do good in general, what is right. But say *faire du bien à quelqu'un, dire du bien de quelqu'un.* See below, *ça me fera du bien*, 'to a particular person some particular good.'

Page 12.

1. *rien que pour cela.* Supply *pour* in thought. The phrase is lit. 'for nothing but for that.' Render by 'simply for that.'

9. *ce n'est pas à moi que l'on peut faire croire.* The stress is here thrown upon *moi.* In the simple form of the sentence, *on ne me fera jamais croire*, the stress is on the verb *croire. Faire* takes a dative of the person when followed by a transitive verb, e.g. *croire*, an accusative when followed by an intransitive verb.

32. *la grande guerre.* The Thirty Years' War, 1618–1648. In this war of religion, which began with the revolt of Bohemia from Austria, political necessity formed an alliance between Catholic France and Protestant Sweden.

Page 13.

3. *la grande peste arrivée.* Render by a relative clause. Similarly the past participle of *rester* is used where English uses a relative clause, or, less correctly than the French, a present participle, e.g. *le père, resté sur la grande route, regardait partir son fils.*

8. *seize chapitres. Chapitre*, or Chapter, means either the clergy of a cathedral church, abbey, or priory, or else a meeting held by the clergy of a cathedral, etc. The word is here applied to the clergy of cathedral churches.

11. *nombre de. Nombre de*, unqualified, in the adjectival sense 'numerous,' is used without an article.

15. *légumes.* This word, which has come to mean generally vegetables, is here used in its strict sense of vegetables which have pods: peas and beans, etc.

17. *venir à bout.* Lit. 'to reach goal,' 'to succeed.'

20. *dans les pays vignobles.* The vine requires a light, gravelly soil. So much depends on this, that even in the most favoured districts only a few vineyards produce grapes from which wine of the first class can be made. Among famous districts in France may be named that of which Bordeaux is the distributing centre (*vin de Bordeaux*, claret) Burgundy, with its centre Dijon; Cham-

pagne, with its centre Rheims. The vine is kept in a dwarf state, trained to stakes three feet high, and succeeds best on hillsides. The cultivation of the vine is very expensive: the soil must be cleaned and loosened, the vines pruned and fumigated; finally, the grapes picked and taken to the *pressoir*.

26. *la morte saison venue.* The participle is placed before the noun because it is inseparably connected with it. The 'dead season' = winter.

Page 14.

8. *des pelletées de terre à remplir*, 'each shovelful, big ENOUGH to fill a barrow.' From *pelle* are formed *pellée*, *pellerée*, *pelletée*, all with the same meaning. Cf. *bouchée*, 'mouthful;' *cuillerée*, 'spoonful;' *poignée*, 'handful,' etc.

10. *leurs bras poilus.* Many adjectives are formed from nouns to express bodily characteristics with the ending *-u*. Thus *chevelu*, 'shock-headed;' *ventru*, 'big-bellied;' *barbu*, 'bearded.'

21. *Alsace* (German *Elsass*) was German till 1648, when, by the Treaty of Munster, part fell to France. By the Treaty of Ryswick, 1697, nearly the whole became French. It was taken from France by Germany in 1871. On the division of France into 'departments' in 1789, Alsace was divided into Bas-Rhin (north) and Haut-Rhin (south).

Page 15.

1. *les grands jours de jeûne.* Render *grands* by 'long.'

3. *des gardes forestiers.* It was their duty to catch wood-stealers and detect stolen wood. Probably, like other government servants, they had the right to enter and search houses without a warrant.

4. *des garnisaires.* A kind of bailiffs, put in *garnison* with those who were in arrear with payment of taxes.

6. *qu'il entrait.* See note to p. 10, l. 5.

21. *tous nous courions.* *Tous* is first for emphasis. The usual order is *nous courions tous*.

—. *il dressait le fagot.* *Dresser* here means to set it upright on the ground, on its end.

23. *fendu.* Translate 'wide and long.'

27. *et la mère donc.* *Donc* here marks the climax, as English 'then' also does.

28. *courageuse.* See note to p. 10, l. 25.

29. *à piocher.* Translate by English present participle. The French corresponds to the obsolete English preposition and verbal noun, 'a-pecking.'

30. *toujours le soir.* *Le soir* is accusative of time. Thus *lundi*, on Monday; *les lundis*, on Mondays; *il a fait seul et* LA NUIT *une route si longue!* '—by night.'

31. *la couvée.* Either the eggs on which a bird sits, or, collectively, the resultant young birds. So, above, *les poussins* is familiarly used for 'children.' Translate 'the brood.'

Page 16.

6. *ils devaient.* The objective 'money' is omitted. Cf. *les plus hardis arrêtaient*, p. 8, l. 32, and note.

7. *tout enfant.* The noun being in apposition, and having an adjectival force, has no article. Render 'when quite a child.' *Tout enfant qu'il est* would mean 'child as he is,' 'although he is a child.'

12. *quelques sous.* See note to p. 10, l. 32.

14. *coquin.* The most probable derivation of this word is from Low-Latin *coquinus*, = *coquus*. Its original meaning is then 'base scullion.'

17. *le nez gros.* The adjective is predicate; lit. 'his nose being big.' Cf. the French idiom in descriptions of the person, *elle a les yeux bleus*.

22. *toucher ses intérêts.* *Toucher* is 'to put the hand on,' and so 'to receive money,' e.g. *toucher ses appointements* (salary). Followed by *à*, this verb means 'to interfere with;' thus, *il ne touche pas à ses intérêts* would mean, 'he does not touch a penny of the interest on his loans,' *i.e.* he saves it all.

23. *par trois livres.* Render by 'three livres at a time.' Cf. note to p. 4, l. 7.

25. *en attendant.* Lit. 'while waiting.' A common adverbial phrase for 'in the mean time.'

27. *kirsch.* This is short for the German *kirschwasser;* in French *eau de cerise*, brandy made from cherries.

28. *cela lui faisait.* See note to p. 12, l. 9.

Page 17.

9. *te voilà.* Remember that *voilà* and *voici* are *vois-là* and *vois-ci*, and therefore govern an accusative.

10. *le chemin de Hérange.* The road to Dover, or Dover road, is *le chemin de Douvres.*

13. *sans faute. Faute* expresses a fault of commission. Distinguish *sans faute*, 'without fail,' from *sans une seule faute*, 'faultlessly.'

20. *gueuse de chèvre.* Render by 'wretch of a goat.' *Gueux*, another form of *queux*, is derived from *coquus.* See note on *coquin*, p. 16, l. 14.

21. *nous l'avons déjà payée. Payer* means both 'to pay' and 'pay for.' *Payer pour* would only mean 'to pay for,' *i.e.* instead of some one.

29. *rente* means 'interest.' *Un rentier* is a man who lives on the interest of investments.

Page 18.

7. *se rattraper.* Lit. 'to overtake themselves.' Render by 'retrieve.'

9. *à dire.* Render by English passive. 'This house is to *be* sold' is *cette maison est à vendre.*

12. *gagnait à la milice.* Before the Revolution, all who were not of the privileged orders of clergy or nobility had to draw lots to fill up vacancies in the army. The rich who drew a 'black lot' bought substitutes. The first levy of recruits by *Conscription*, a word introduced into French when General Jourdan's project became law, September 5, 1798, was in 1799. Substitutes might be bought

till after the war with Germany, 1870–71. Now every Frenchman must enter the army between the ages of eighteen and twenty.

23. *sur trois.* *Un sur trois* means 'one in three.'

24. *il faudra bien qu'un.* Render this by a personal construction. See note to p. 11, l. 23. Render *bien* by 'surely.'

—. *gare à Robin.* *Gare*, the imperative of *garer*, is lit. 'out of the way!' *A Robin* must be taken to depend on a verb, understood, e.g. *je crie gare! à Robin.*

25. *aussitôt payé, je lui fends la tête.* The participle *payé* ought, of course, to agree with the subject *je*, but does not. The correspondingly careless English is 'once paid, I will split his head in two.' To make the sentence correct, the adverb *aussitôt* should be the conjunction *aussitôt que* with a finite verb. In phrases like *aussitôt dit aussitôt fait*, *aussitôt* is an *adverb*, 'immediately said, immediately done,' *i.e.* 'no sooner said than done.'

30. *à nos pere et mère.* See note to p. 10, l. 18.

Page 19.

1. *excepté les nobles.* Cf. *passé dix heures*, p. 33, l. 4. The participles *excepté, vu, passé, compris, reçu*, etc., do the duty of prepositions, and are invariable when placed before the noun, but are participles and agree when they follow. Thus *dix heures passées, vos frères exceptés.*

12. *c'est à peine si.* Remember to use *si* after *c'est à peine*, and not *que*.

16. *aubergiste.* See note to p. 3, l. 21.

—. *à l'autre bout.* When a thing has *two ends*, translate 'end' by *bout*; when a thing has a beginning and an end, translate 'end' by *fin*. Thus, *la fin de l'année, de la vie, d'un livre; le bout d'une plume, de la langue.* One might say: *je vous suivrai jusqu'au bout du monde*; but *la fin du monde* is the Last Day.

25. *le verger en pente douce.* Cf., with this use of the preposition *en*, its use in, e.g., *une table en marbre.* Render by 'the gently sloping orchard,' lit. 'an orchard consisting of a gentle slope.'

30. *du régiment de Boccart.* A common, now antiquated, practice was to name regiments after their colonels.

Page 20.

5. *en parlant latin.* A phrase used on the continent for talking things above the comprehension of the audience.

—. *en l'air.* Cf. *en l'honneur.* The definite article is usually omitted after *en*, because *en* tells vaguely what *dans* tells precisely.

10. *se renversaient de joie.* This is literary French. The corresponding English 'lay down and rolled with delight' is vulgar. Other phrases are, *se tordaient de rire, pouffaient de rire.*

26. *ce beau monde.* *Monde* is used collectively for 'people,' 'society.' Cf. *le grand monde.* To the phrase in the text corresponds our modern 'smart people.'

28. *se souhaitait.* The direct objective is the sentence *d'être*, etc., the indirect *se*. *Se* is therefore dative.

29. *un petit quart d'heure.* Render by 'just for five minutes.' *Un mauvais quart d'heure* is said colloquially of something terrible, generally of short, but sometimes of long duration, *e.g.* a *vivâ voce* examination.

Page 21.

13. *jusqu'au compagnon.* *Compagnon* here means a 'journeyman,' one who has served his apprenticeship and works for a master. See *les maîtrises*, p. 26, l. 19, and note.

18. *d'être assis . . . de manger . . . d'avoir.* Subject infinitives can either be used without a preposition or with *de*.

20. *soupe à la farine.* Cf. *soupe à l'oignon, soupe aux choux, omelette au lard.* In such cases *à* with the definite article shows that the second thing is contained in the first.

21. *du bon pain de seigle.* The added qualification *de seigle* removes the emphasis from the adjective; the adjective then coalesces with the noun, and as a compound noun requires the partitive article. Cf. *de bon papier* with *du bon papier à lettre.* Cf. also *des petits pois, des petits pâtés.*

26. *on est bien.* From this use of *bien* comes the compound noun *bien-être*, 'comfort.' Other idioms of *être bien* are: (1) *être bien avec quelqu'un*, 'to be on good terms with somebody;' (2) 'to be good-looking.'

30. *la porte où je donnais.* The adverb *où* must often be

rendered by a relative pronoun with the prepositions 'at,' 'on,' 'in.' Thus: *le temps où*, 'the time at which;' *la ville où*, 'the town in which.' *Où* is also used with the prepositions *par* and *de;* thus, *la ville d'où je sors*, *la porte par où il est sorti.* For *je donnais*, one might say, more exactly, *je frappais.*

Page 22.

11. *Fox, Reppel.* Fox = German *Fuchs* (chestnut horse), Reppel = *Räppel*, the South-German diminutive of Rappe (black horse). Such disfigurements of German words and names are common throughout this book. The French would like to believe that Alsace was always French. See note on Alsace, p. 14, l. 21.

14. *ne me répondaient pas seulement.* Render the adverbs by 'not even.'

25. *en claquant du fouet.* Do not render the preposition *de* contained in *du*. This instrumental use of *de* in the sense of 'with' is common in French, e.g. *battre des mains*, *jouer du marteau*, *jouer du piano*, *du violon*, etc., 'to clap the hands,' 'ply the hammer,' 'play the piano, violin,' etc.

28. *courant comme un bienheureux.* *Bienheureux*, written in one word, is much stronger than *bien heureux;* as a noun, it is used of the saints in bliss. Render here by 'as happy as happy can be.'

Page 23.

3. *vaine pâture.* *Terre vaine* means 'uncultivated ground,' *vain* coming from Latin *vanus*, 'empty,' 'unproductive.' We call uncultivated and unappropriated land a 'Common.' Render by 'common pasturage.'

5. *la grande sève.* Render by 'the great rising of the sap.'

6. *avaient pris du bois.* Lit. 'had taken wood,' *i.e.* 'had hardened into wood.' Cf. *prendre du bois*, p. 51, l. 21.

9. *au grand soleil.* Cf. *au grand air*, *être au grand complet*, *au*

grand galop. *Grand* in these phrases has the sense of 'midst of,' 'full of,' *e.g.* 'in the full sun,' 'in the open air.'

10. *le hardier*. This word, meaning a 'herdsman,' is not French, though the noun *harde* (from German *Herde*), 'a herd,' or 'a leash for dogs,' is French. The word is a Franco-German provincialism of Alsace-Lorraine.

16. *nos chèvres, à nous autres*. This corresponds to 'our goats belonging to,' etc. Do not translate *autres*, for which see note to p. 4, l. 27.

25. *le bangard*. The French for this provincial word, which means the guard of the *ban* or district, is *le garde champêtre*, 'the rural policeman.'

30. *le rifleur*. This is provincial slang for *le bourreau*. The verb *rifler* means to 'file' or 'plane.'

Page 24.

5. *de drôles de choses*. *Drôle* is an adjective, and therefore has *de* before it, not *des*. The singular is *c'est une drôle de chose*. Lit. 'it is a queer thing of a thing.' Render by a 'queer thing,' 'queer things.'

11. *ne valaient pas grand'chose*. *Grand'chose*, always used with a negative, corresponds to the English 'no great things.' See also note to p. 4, l. 13.

18. *chanoine*. See note to p. 6, l. 29. The canon, like modern district visitors, distributes alms.

23. *à coups de pierres*. Render simply by 'with stones.' The word *coup* must be rendered or omitted to suit the context. Its use in French is very extensive indeed; e.g. *coup de fusil, de fouet, de chapeau, de brosse, de main, d'œil, d'État, de vin*, etc.; *manquer son coup*, etc.; *à coup sûr, tout à coup, encore un coup*, etc.

Page 25.

3. *faire battre les bêtes*. Render *battre* by 'fight,' the correct French for which is *se battre* (lit. 'give one another blows'). The omission of *se* is due to *faire*.

7. *hardi!* The adjective is used for the adverb *hardiment*.

12. *on regardait la nuit venir.* After verbs of 'seeing' and 'hearing,' French requires either an infinitive or a relative clause; English requires a present participle.

14. *commencer leur chanson.* Render by 'strike up their tune." *Chanson* is by no means confined to the meaning of 'words set to music.' Thus *Chansons!* 'nonsense!' To croak is *coasscr;* croaking is *coassement.*

Page 26.

4. *un grand et gros homme. Grand* is placed before the noun, in the sense of 'tall,' when another adjective expressing a physical characteristic is joined to the noun. Thus, *un grand homme maigre.* But *un grand homme,* 'a great man,' *un homme grand,* 'a tall man.'

19. *les maîtrises. Les maîtrises* are the 'Guilds' or 'Trade Corporations.' The privilege to work as a master workman trading on his own account could only be acquired, by purchase, from the Guild, by those who had been formally apprenticed and had served their time.

20. *animal.* Render 'stupid fellow.'

30. *j'y consens. En route!* Render by 'I have no objection to make. Forward!'

Page 27.

2. *en pain de sucre.* The preposition *en* here denotes, as often, the manner, 'like a.' Cf. *se conduire en homme. Pain* is used for different things in the lump, 'loaf,' 'cake,' etc.; e.g. *pain de sucre, pain de cire.*

4. *lui en vouloir. Vouloir du mal à* is to 'bear a grudge against;' *en vouloir à* is less strong, to be 'angry with.'

9. *les répartiteurs.* Translate the 'assessors' Each province had to pay a fixed quota. Hence the necessity for assessors to regulate the proportion paid by each man according to the varying number and wealth of the inhabitants of each district.

11. *le grand charron.* See note to p. 26, l. 4. For the meaning of *grand* before the noun, cf. *grand scélérat*, *grande dame*, *grand duc*, 'a villainous wretch,' 'a lady of high rank,' etc.

15. *des maraîchers.* In the neighbourhood of Paris, some marsh land, *des marais*, was reclaimed and cultivated by gardeners. Hence *maraîcher* became a general term for a 'market-gardener.'

18. *tout droit.* Lit. 'quite in a straight line,' *i.e.* 'in a perfectly straight line.' *Tout* and *droit* are both adverbs.

20. *la Schlittenbach.* Since the German *Bach*, 'brook,' is masculine, and since French names of rivers are mostly masculine, if they do not end in *e* mute, this gender is anomalous.

21. *il fallait des cinq et six chevaux.* This use of the partitive article before numerals is conversational; 'some five or six.'

32. *fourmillait.* This verb is formed from *fourmi*, Latin *formica*, 'ant,' and means 'to swarm like ants;' hence simply 'swarm.'

Page 28.

2. *en s'en retournant.* Cf. with *s'en retourner*, *s'en aller*, *s'enfuir*, and the English 'to walk one's self off.' Observe that these intransitive verbs acquire a transitive force when thus used with reflective pronouns; *se* is accusative, and the past participle agrees with it; e.g. *ils se sont enfuis.*

3. *un verre de trop.* Do not render *de.* Cf. *rien de trop!* 'no excess!'; *cinq hommes de tués*, 'five men wounded.'

10. *les traitaient de bêtes.* *Traiter de*, lit. 'to treat as,' means 'to stigmatize.' Render here 'call.' Cf. with *traiter de*, *qualifier de* (in the same sense), *servir de*, 'to serve as, do the office of.' *De* in such cases denotes the manner; e.g. *cela lui servira d'exemple*, lit. 'by way of example, example-wise, as an example.' *Bête* is said of one who wants intelligence, who is stupid.

14. *rançonnait.* This word 'ransom' has come to mean 'exact from a man more than is due.' The imperfects in the whole passage express an often-repeated series of events.

11. *en voulaient surtout aux péages.* See note to p. 27, l. 4. Every province, every town had barriers, and levied tolls. Some

French towns still levy a toll, *octroi*, on provisions brought into them for sale from the country.

25. *payez-vous.* 'Pay yourself'='take your money.'

Page 29.

3. *du saunier.* This word means here the 'seller,' not the 'maker.' See note to p. 7, l. 20. The French still pay a slight tax on salt.

5. *les aides.* Subsidies to the Crown were originally granted by a duty levied on alcoholic liquors.

13. *se tapaient dans la main.* The old-fashioned sign that a bargain was struck.

14. *le pot de vin.* Here used in its literal sense. The modern sense is what is given over and above the stipulated price named. Hence it is euphemistically used of a 'bribe.'

23. *Dieu merci.* In this phrase, lit. 'thanks be to Heaven,' the preposition *à* is omitted before *Dieu.* Render by 'goodness knows.'

Page 30.

10. *la première lettre.* That is to say, 'of the alphabet.'

25. *carmagnole de bure.* In the early years of the French Revolution, the *carmagnole*, or 'spencer,' of coarse woollen stuff, became (with additions) a kind of national dress or uniform. Carlyle ("French Revolution, 1793,") says : "Revolutionary Army is gone forth . . . in red night-cap, in tricolour waistcoat, in blackshag trousers, blackshag spencer . . . in *carmagnole complète.*" The word was also the name of a mad popular dance, and of the song which was sung by the dancers. The refrain was, "*Dansons la Carmagnole ; Vive le son du canon.*" Carmagnola, a small town 29 kilometres south of Turin, from which many of the Paris street-musicians come, is said to have given its name to this song. Carmagnola is the birthplace of the celebrated François Bussone (1390–1432), Captain of Free Companions, Generalissimo of the Republic of Venice.

—. *bure.* From this word is formed *bureau*, properly a writing-

table covered with *bure;* hence the word *bureau* came to have the meaning 'office,' a place containing tables of this kind for the transaction of business.

30. *des livres de messe.* Lit. 'mass books,' *i.e.*, 'missals,' or 'prayer-books.'

31. *des Jean-Jacques.* See note to p. 11, l. 3. Rousseau, the great prose writer, was fond of styling himself Jean-Jacques, by way of distinction from the poet Jean Baptiste Rousseau. The writers named in the text wrote against abuses in Church and State.

Page 31.

16. *rien que d'entendre.* Render by 'I have only to hear. . . . and.' Cf. note to p. 12, l. 1.

19. *du nouveau.* Distinguish *du nouveau*, 'something new,' from, e.g., *une bonne nouvelle* (noun), 'a piece of good news;' *des nouvelles* (noun), 'news.'

21. *son enfant à la main.* Contrast with this, *tenant son enfant par la main*, in which case *la main* is the child's hand. In the text, the hand is the father's hand. Render both by 'holding by the hand.'

22. *rajeunit de soixante et quinze.* The preposition *de* here denotes the arithmetical difference. The use of *et* between *soixante* and *dix* or *quinze* is unusual, but not incorrect.

27. *le poêle.* The high stove, formerly of earthenware, now either of ornamental tiles or iron, is indispensable on the Continent, both for the sake of heat and for economy of fuel. In the country, the stove is still often of dried clay, with a fixed bench round it.

Page 32.

6. *des calvinistes.* The Edict of Nantes, by which Henri IV. gave toleration to the Protestants in 1589, was revoked by Louis XIV., 1685. The Protestants expelled from France took refuge in Germany and England, enriching their adopted countries by industrial skill. Calvin was the leader of the Protestant movement in France. Toleration was granted to the Protestants by Louis XVI.

7. *la Rochelle.* The capital of what is now the department of *Charente Inférieure,* a sea-port three hundred miles south-west of Paris. In 1557 it became a stronghold of the Huguenots or Protestants. It was ineffectually besieged by the Duke of Anjou in 1574. It was taken by the royal forces under Louis XIII. and his minister Richelieu, after a siege which began in 1627 and lasted thirteen months, and the power of the Huguenot party was finally broken. The expedition to relieve the town despatched by Charles I. of England failed through the incapacity of the Duke of Buckingham.

15. *à lui seul.* Lit. 'by himself alone;' familiarly 'in his single self.'

21. *d'Utrecht.* Whatever would not pass the French censorship of the Press was printed in Holland, and so contraband.

30. *des bandes de loups,* etc. The French naturally suppose that everything disagreeable comes from Germany. But wolves still exist in the Ardennes and Pyrenees, and were still found in many other districts of France when they were already extinct in Germany.

Page 33.

4. *passé dix heures.* See note to p. 19, l. 1.

8. *contre les petites fenêtres.* *Contre,* like English 'against,' has the sense of proximity. Opposite is *en face, vis-à-vis.*

14. *taches de son.* Lit. 'bran-spots,' because 'freckles' are like bran.

15 *tout est là.* That is to say, 'in my mind's eye.'

25. *Washington.* The formal revolt of America from England began by the Declaration of Rights, 1774. George Washington was made Generalissimo of the new American forces.

—. *voyez-vous ça.* Render by 'just think of it.'

Page 34.

3. *Frédéric II.* Frederick the Great gave the French, under Soubise, a most shameful beating at Rosbach in Provinz Sachsen, 1757. See note to p. 9, l. 4; also see below.

7. *il ne ferait pas le gros dos.* Render by 'he would not look so big.'

8 *A valu.* Lit. 'has been worth.' Render by 'has cost.'

15. *la route royale.* The *routes royales* corresponded to the present *routes nationales*, which are kept up at the expense of the State. There are also now *routes départementales*, kept up by each *département; chemins vicinaux*, kept up by each *commune.*

30. *de grises.* Cf. other phrases where the adjective agrees with some feminine noun of indefinite meaning; e.g. *voir de drôles, recommencer de plus belle, jouer la belle* (the conqueror). For the meaning *grises*, cf. *faire grise mine à, = faire mauvaise mine à.*

Page 35.

12. *sur la cour.* Understand *qui donnait* before these words.

22. *les cheveux me dressaient sur la tête. Dresser* is, in this phrase only, used intransitively. *Me* is dat. See note to p. 11, l. 7.

Page 36.

13. *tant de loups courent le pays.* Adverbs of quantity, when followed by *de* with a plural noun either expressed or in thought, are equivalent to a collective noun and require the verb in the plural; e.g. *combien voudraient être à votre place.* The intransitive *courir* is used transitively: (1) *courir le cerf*; (2) in the sense of *parcourir, courir les rues, le pays, le monde*; (3) *courir le risque.*

16. *toute déchirée.* To please the ear the adverb *tout* is spoken and written as if it were a feminine adjective, when it qualifies a feminine adjective or participle beginning with a consonant or aspirated *h.*

20. *les coups de vent.* Render *coups* by 'gusts.' See note to p. 24, l. 23.

Page 37.

1. *de nos jours.* Translate 'in our time.' Cf. *partir de nuit*, 'to start at night,' or 'in the night.' Cf. also *de bonne heure, de mon temps*, etc.

20. *quelque chose d'extraordinaire.* See note to p. 6, l. 26.

25. *recurer.* This verb, rarely used, has the same meaning as *curer*, which strictly means 'to clean out' (something hollow, *e.g.* a well, a ditch). Render by 'to scour.' In similar cases, use *laver*.

Page 38.

15. *j'approchais de.* Do not render *de* after verbs and adjectives of 'nearness,' which, in French, always take this preposition; e.g. *ce village voisin de la frontière.*

27. *en arrière.* Render by 'retreating.'

Page 39.

4. *voilà que . . . se trouvait.* Lit. 'behold that there was.' Render by 'What should I see but . . . ?'

6. *des Baraquins.* See p. 24, l. 22, and p. 24, l. 27.

12. *en avaient de quoi manger.* Lit. 'had by them wherewith to eat,' *i.e.* 'were supplied with food by them.'

21. *riant en dessous.* As we say, 'laughing under their breath.' Remember that the preposition 'below' is not *en* but AU *dessous de.*

Page 40.

2. *faire les malins.* A common idiomatic sense of *faire* is 'to play,' as here, or 'to pretend to be;' e.g. *faire le savant, faire le mort.*

17. *venues.* Render by 'come up' this technical use of *venir.*

Page 41.

17. *leur en vouloir.* See note to p. 27, l. 4.

21. *n'importe quel.* Lit. 'it does not matter what,' *i.e.* 'no matter what.' This phrase stands for the more formal and cumbrous *qu'un légume quelconque.*

25. *dans le goût des châtaignes.* *Dans le goût de,* with *things*, lit. 'in the taste of,' means 'tasting like;' with persons it has the English sense; e.g. *un tableau dans le goût de Raphaël.*

Page 42.

26. *en comparaison de notre épouvante à nous autres d'avant* '89. Lit. 'in comparison with our terror—the terror of us who belonged to the time before '89.' The dative, *à nous autres*, is equivalent to and emphasizes the possessive *notre*. Do not render *autres*, for which see note to p. 4, l. 27.

Page 43.

12. *dans les siècles des siècles*. This is a translation of the Latin *in sæcula sæculorum* ('for ever and ever'), which is, of course, very familiar to every one in Catholic France. But the Lord's Prayer has *de siècle en siècle*. Siècle means: (1) a hundred years, a century; (2) an age.

19. *dans tout son jour*. Render by 'in its full light.'

23. *qui passaient à l'auberge*. *Passer à* means 'to go in as you pass.' Render here by 'who stopped at.' *Passer*, with an accusative, means to pass by without going in.

Page 44.

2. *en clignant des yeux*. See note to p. 22, l. 25. But in *éclataient de rire* (see below, p. 44, l. 13), *de* denotes the cause.

21. *ils se mettaient à dix contre moi*. Render by 'they joined (lit. put themselves) ten at a time against me.'

26. *dans les coupes*. *Coupe* is a place where trees have been felled.

25. *Nicolas ni Claude n'étaient*. The general practice is to put *ni* before all the nouns; e.g. *ni Nicolas, ni Claude*. *Ni* may, however, be omitted before the first; e.g. *le soleil ni la mort ne se peuvent regarder en face*. Cf. "Tongue nor heart cannot conceive nor name."

Page 45.

3. *on pense d'après cela*. Distinguish *d'après*, which is only metaphorically 'after,' and means 'in the manner of,' to judge by,'

etc., from *après*, 'after,' in point of time or place. Instead of the simple present indicative, say 'one may imagine.'

8. *d'avoir jeté . . . un mauvais sort.* Lit. 'to have cast an evil spell.' Render by 'to have bewitched.' He does not say whether he thought the field bewitched by imprecation or by the glance of an 'evil eye.' In Romance countries the old Italian superstition of the 'evil eye' still lingers. So late as 1749, Maria Renata was executed at Wurtzburg for witchcraft. In 1751 an old woman was killed for a witch by a Staffordshire mob.

27. *prends garde . . . un seul coup de fouet peut vous crever les yeux.* The second person singular is naturally used by the father in *prends garde*, addressed to his son. What follows is of general application, and he slips into the second person plural, *vous*.

Page 46.

1. *l'huile de faîne.* Translate 'beech-mast oil.' The vegetable oils of the last century were good but dear. The cheap, nauseous, dangerous mineral oils in use in this century were unknown in 1789.

7. *que vous êtes grand, que votre bonté repose.* *Que*, qualifying an adjective, in the sense of *combien*, is separated from the adjective by the verb. *Que* is used with *repose* in the sense rather of *comme* ('how—in what a manner'), than of *combien* ('how—to what a degree').

15. *les orges . . . grandissaient.* Distinguish *grandir*, 'grow taller,' from *croître*, used of all kinds of growth; *e.g.* plants with rain, rivers with rain, days in spring.

23. *les corvées nous prennent aussi trop de journées.* Cf. with *aussi* the German *auch gar zu viel*, too many days 'altogether.' Render by English idiomatic 'yes' placed first in the sentence.

28. *qu'elle vienne.* Lit. 'let it come,' *i.e.* 'whether it comes.'

Page 47.

20. *il etait tombé.* See note to p. 11, l. 23.

32. *comme un malheureux.* Render by 'like one possessed.' Cf. the opposite *comme un bienheureux*, p. 22, l. 28.

Page 48.

20. *vont avoir le nez long.* *Nez* is used in many phrases where English uses 'face.' Cf. *rire au nez, nez à nez, mettre le nez à la fenêtre.* The English idiom here is 'will pull a long face.' For the predicative use of *long*, see note to p. 16, l. 17.

22. *les pieds.* The technical word for a 'root' or 'stock' of potatoes.

Page 50.

13. *autant les enfants . . . autant les fainéants.* Reverse the order of the clauses, rendering 'it is just as much a duty to drive out the idlers, as it is,' etc.

21. *en train de.* Render this idiom by 'in the act of,' or 'busy.'

22. *ferme et longtemps.* Two adverbs qualifying the same verb, two adjectives qualifying the same noun (when not separated by it) must be connected by *et*; e.g. *ses dernières et paternelles recommandations*, where 'and' would be omitted in English, as it may be in translating the text.

23. *garçon de labour.* Translate 'ploughman.' Cf. *garçon de ferme.*

Page 51.

2. *bon voyage.* Continental languages are much richer in polite phrases than English. If one leaves a Frenchman to go a journey, he will say *Bon voyage;* if one leaves him to go to some amusement, he will say *Au plaisir.* When a Frenchman enters a railway carriage, he says *Bonjour, messieurs.* Both on entering and leaving a shop he says *Bonjour, madame.*

10. *qu'il n'était avant.* *Ne* is used in the second clause when the first clause of a comparative sentence is positive; when the first is negative, the second does not take *ne*. The explanation is, *e.g.*, 'Jean Leroux had NOT so much consideration before, as he had after, his success.'

15. *ces grands jours de chaleur.* Lit. 'these great hot days.'

Render by 'these days of great heat.' The words *jour de chaleur* have become almost an inseparable compound. Hence *grands jours de chaleur* is loosely put for *jours de grande chaleur.*

17. *de plus en plus.* Cf. *de mieux en mieux*, lit. 'from better to better,' *i.e.* 'better and better'; *de pis en pis*, 'worse and worse.' One can also say *de mal en pis*, which is simply the same as the English 'from bad to worse.'

22. *rêver à.* Distinguish *rêver à*, 'to think about a thing with one's whole mind,' from *rêver de*, 'to dream of.'

Page 52.

13. *il en sortait.* See note to p. 11, l. 23.

16. *en croire nos yeux.* This *en* with *croire* cannot well be translated. It means, lit., 'in respect of it.' Thus, *il faut l'en croire*, 'we must believe him in respect of what he says.' The text means, 'we could not believe what our eyes saw.' *Croire* has the following constructions: (1) *croire quelqu'un* or *quelque chose*, 'to believe;' (2) *croire à*, e.g. *croire aux revenants*, 'to believe in;' (3) *croire en*, e.g. *je crois en Dieu*, 'to believe in.'

24. *nous le vendrons un bon prix.* Do not put a preposition before the price after *acheter*, *payer*, and *vendre*. Thus, *il le vend deux sous*, 'he sells it for a penny'; *j'ai acheté ce livre trois francs*, '—for three francs'; *il l'a payé mille francs*, '—forty pounds for it.'

30. *rentré.* See note to p. 13, l. 3.

Page 53.

2. *pensant bien.* Render by 'thinking no doubt.' Cf. *vous devez bien penser*, p. 54, l. 8. Cf. also *c'est bien ça*, p. 53, l. 10, 'exactly so'; stronger than *c'est ça*, 'just so.'

5. *les yeux brillants de joie.* Since *brillants* takes the mark of the plural, it is a verbal adjective and not the present participle. The verbal adjective expresses continuity, a permanent state, 'his eyes were shining.' The present participle would merely state the

occurrence of the action, 'his eyes shone.' The construction is, of course, absolute, 'the eyes being,' etc.

18. *ne se tenant plus de joie.* The preposition *de* here denotes cause, like German *vor*, English 'for.' See note to p. 44, l. 2.

22. *où fumait une bonne soupe à la crême.* For *où*, see note to p. 21, l. 30. For *à la crême*, see note to p. 9, l. 17, and cf. above, *omelette au lard*, a French refinement of eggs and bacon. There is no dinner even in the poorest Frenchman's house without soup, the *stock* of which is chiefly vegetable; e.g. *soupe à l'oignon, à la farine, aux choux. Soupe à la crême* is a vegetable stock prepared with cream, a sort of Palestine soup. But the soup forms the thrifty Frenchman's whole dinner. He gets little beef and mutton, but eats in the country his farm produce—eggs, pork, vegetables, and, on Sundays, a chicken. On a *menu*, soup is called *potage*, for *soupe* is thought vulgar.

24. *petit vin blanc d'Alsace.* The expensive wines of good vineyards in good districts (see note to p. 13, l. 20) are called *grands;* the ordinary country wines, grown for home consumption, not bottled but kept on draught, are *petits.* In wine-producing countries, beer is thought an expensive luxury.

28. *de croire.* For the infinitive with *de* as subject, see note to p. 21, l. 18.

31. *aux nues. Nues* means clouds when you think of their height only. Cf. *se perdre dans les nues. tomber des nues. Nuée* marks an extended mass of cloud, a storm-cloud. *Nuage* is the term for 'cloud': (1) in its common meaning, e.g. *le soleil dissipe les nuages;* (2) in ordinary metaphors, e.g. *un nuage de poussière.*

Page 54.

32. *les Materne.* See note to p. 11, l. 3.

Page 55.

4. *ses larges épaules en voûte. En* denotes the manner; see note to p. 27, l. 2. Absolute constructions of this kind are generally rendered by 'with,' etc. Render *en voûte* here by 'bent.' *Voûté* is the ordinary word for 'bent by age,' e.g. *un vieillard voûté.*

9. *parpaillots.* This insulting nickname, applied to the Huguenots, is derived either (1) from *papillon;* or (2) from *parpillole,* the name of a small coin which was put in circulation by the Protestants in the sixteenth century; or (3) from the name of a certain *sieur Parpaille,* a native of *Orange* in the county of *Avignon* (*Vaucluse*), who was put to death in 1562 for propagating Protestant tenets in the county.

10. *l'Édit de Nantes.* See note to p. 32, l. 6.

17. *je te vois venir—cela ne va pas.* Two slang phrases, 'I see what you are after—it won't go down' (Colonial, 'it won't gee').

24. *un verset de l'Évangile.* Distinguish *vers,* 'verse of poetry,' from *verset,* 'verse of the Bible.'

28. *de braves gens. Un homme brave* is 'a brave man'; *un brave homme,* 'an honourable man,' 'a good, fine fellow,' etc. See p. 56, l. 11, *ce brave curé.*

30. *le dessous des cartes.* This metaphor from card-playing—*voir,* or *savoir le dessous des cartes*—means to understand the secret of an action. When the cards are on the table, the 'face' is the underside, *le dessous.* Whist-playing English say 'see behind your hand.'

Page 56.

7. *tellement je lui trouvais l'air terrible.* Lit. 'I found,' *i.e.* 'I thought his look so terrible.'

10. *c'était . . . le meilleur des hommes que,* etc. This inversion is common in the best writers for the sake of emphasis. Remember that the real subject, thus placed last, must be preceded by the conjunction *que.* This use of *que* is a Gallicism. The corresponding English, 'he was the best of men, (was) the parish priest,' is by no means elegant.

Page 57.

25. *porta la santé.* Lit. 'carried,' *i.e.* 'proposed.' Render here by 'drank.'

32. *avant la Révolution . . . dans l'ignorance.* Mirabeau (1749–1791) said, "*un peuple instruit est un peuple fort.*" Within the

last twenty years instruction has been made compulsory in France and England. Previously the poor of Germany, Switzerland, and Scotland were the best educated poor in Europe. France now has: (1) *écoles publiques*, which give *l'enseignement primaire*; (2) *lycées*, or *collèges* (maintained by the State), giving *l'enseignement secondaire*; (3) *Facultés* and *Écoles de l'État*, giving *l'enseignement supérieur*. These correspond to: (1) Board Schools, Church Schools, etc.; (2) Grammar and Public Schools; (3) Universities and Schools, like Woolwich, Sandhurst, etc. See also note to p. 4, l. 25.

Page 58.

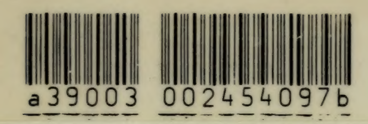
18. ***cuites à l'eau.*** The preposition *à* has the meaning 'with'; e.g. *ouvrage fait à l'aiguille*. The English have one, the French a hundred ways in which to cook a potato.

Page 59.

14. ***terres fortes.*** Strong lands, 'heavy soils,' difficult to work. Strong lands are generally 'rich,' *grasses*, opposed to sandy soils, which are *maigres*, 'hungry.'

20. *des Trois-Évêchés.* A district under three bishops, whose bishoprics were *Toul* (now suppressed), *Metz*, *Verdun*. The old Duchy of Lorraine comprised :—(1) The Duchy of Lorraine Proper (including three districts, whose chief towns were: (*a*) Nancy, (*b*) Sarreguemines, (*c*) Épinal); (2) the Duchy of Bar (Bar le Duc, Briey); (3) The three bishoprics—Le Toulois, Le Pays Messin, Le Verdunois: chief towns—Toul, Metz, Verdun.




a39003 002454097b